

726.510971458
M861e
1953



Bibliothèque Nationale du Québec

COLLECTION CHAMPLAIN

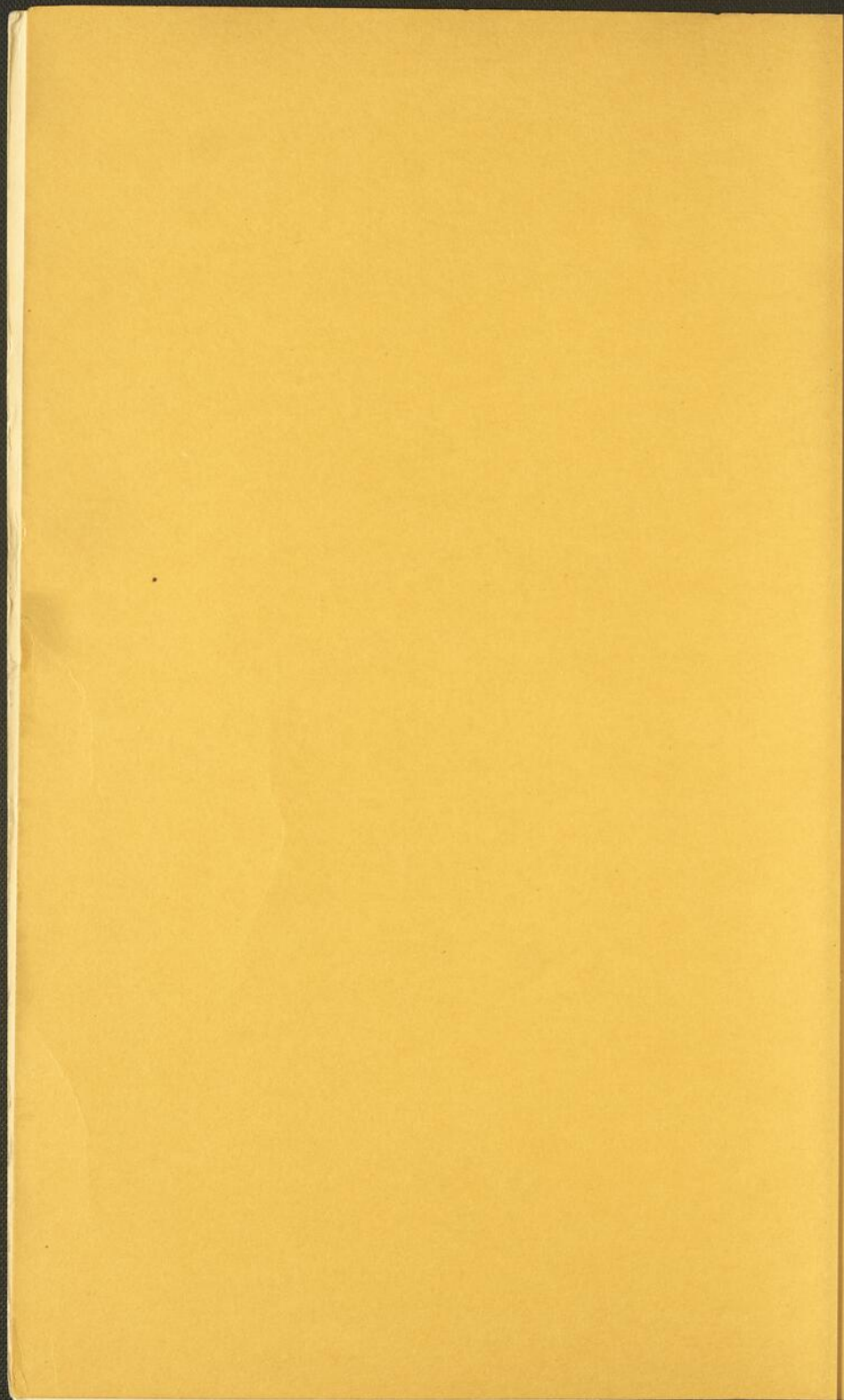


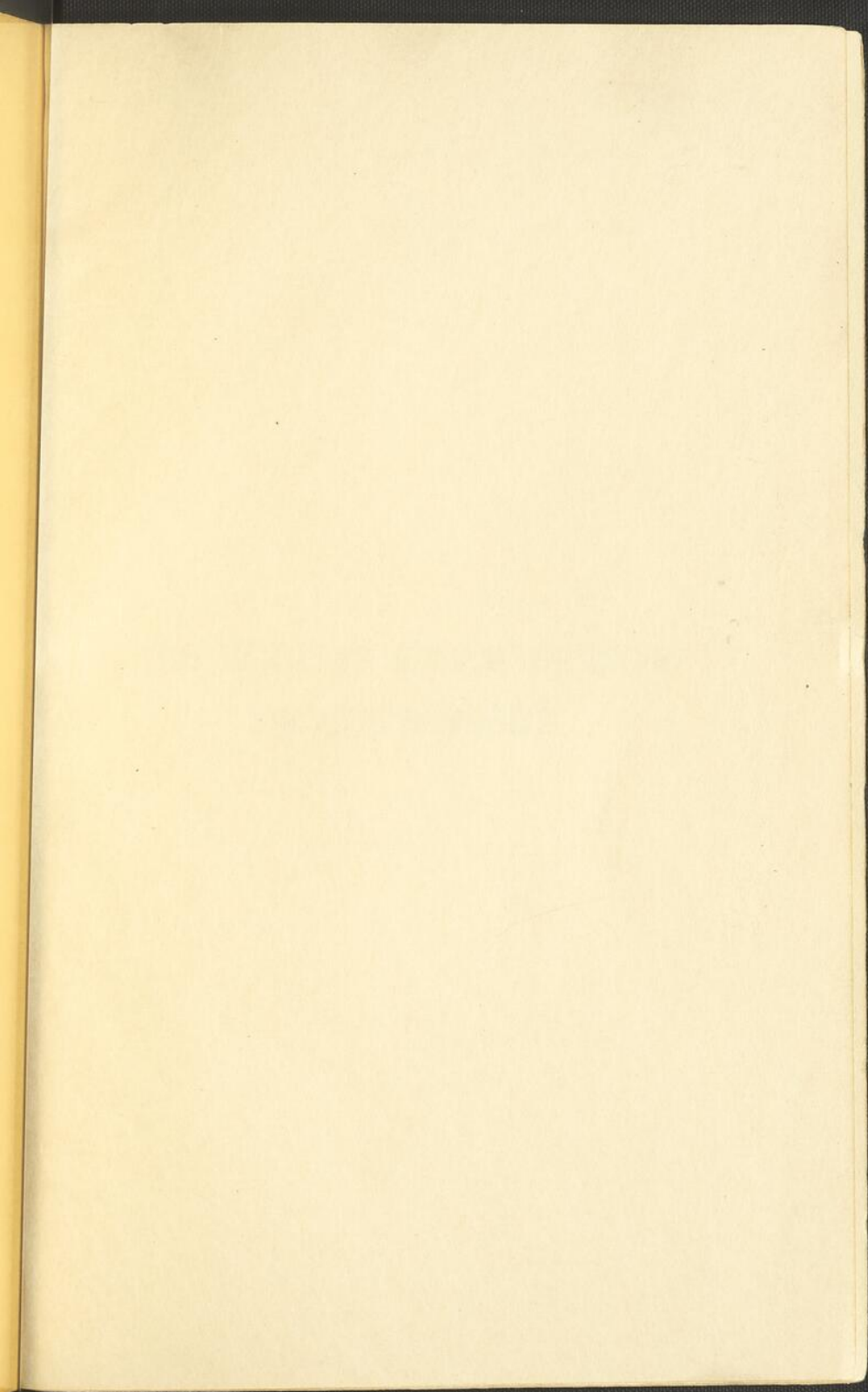
GÉRARD MORISSET,
de la Société royale du Canada

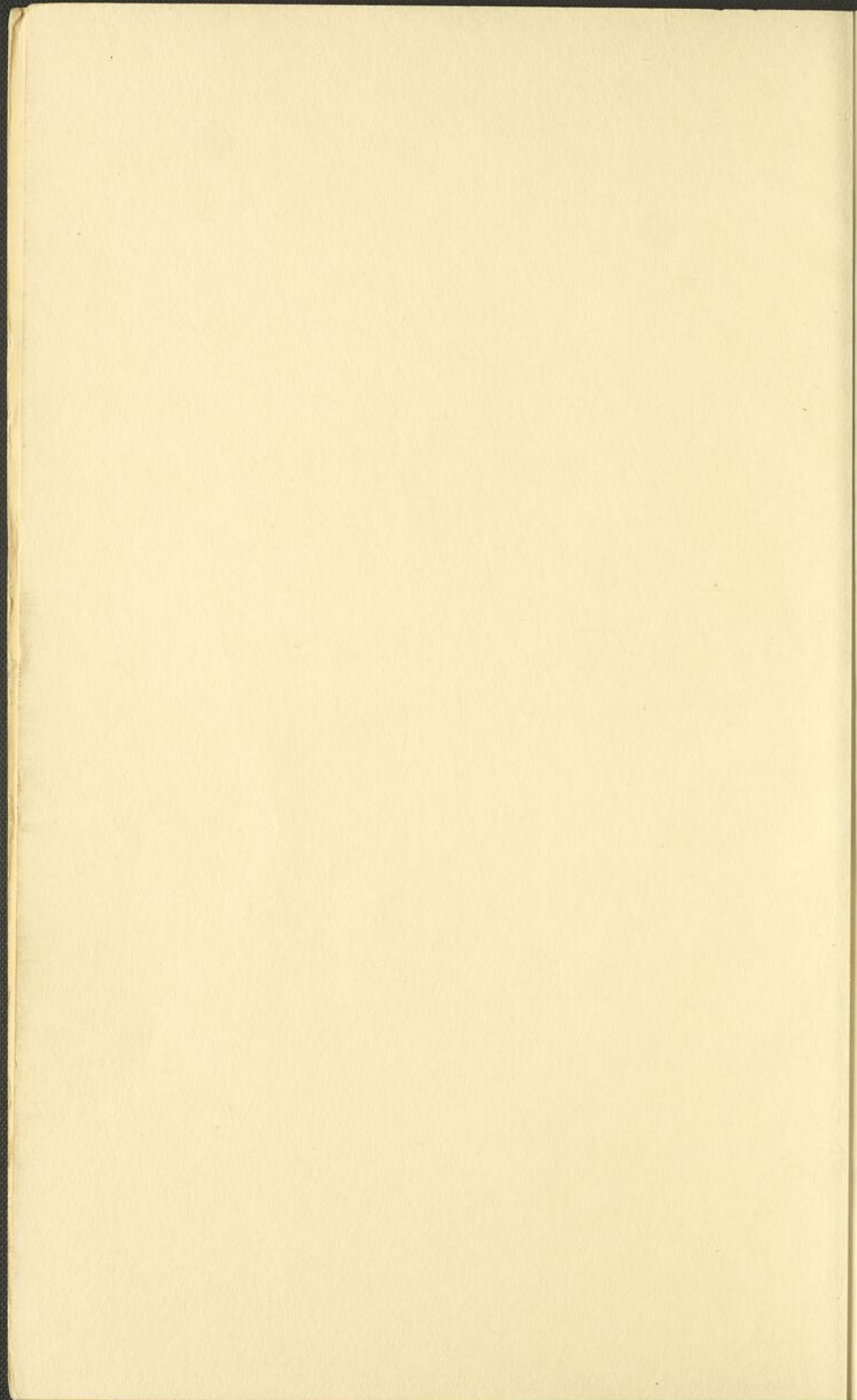
LES ÉGLISES
ET LE TRÉSOR
DE LOTBINIÈRE

QUÉBEC

—
1953







LES ÉGLISES ET LE TRÉSOR
DE LOTBINIÈRE

DU MÊME AUTEUR

- Peintres et tableaux* (2 volumes). Québec, 1936 et 1937.
Prix des *Concours littéraires* de la Province, 1936.
Prix de l'Académie des Beaux-Arts de France, 1938. *Épuisé*
- Coup d'œil sur les arts en Nouvelle-France*. Québec, 1941. Ouvrage orné de 32 gravures.
- François Ranvoyzé*. Québec, 1942. Ouvrage orné de 16 planches de gravures. *Épuisé*
- Philippe Liébert*. Québec, 1943. Ouvrage orné de 24 planches de gravures.
- Évolution d'une pièce d'argenterie*. Québec, 1943. Ouvrage orné de 24 planches de gravures.
- Les églises et le trésor de Varennes*. Québec, 1943. Ouvrage orné de 32 planches de gravures. *Épuisé*
- La vie et l'œuvre du Frère Luc*. Québec, 1944. Ouvrage orné de 32 gravures. 726.587
- Le Cap-Santé. Ses églises et son trésor*. Québec, 1944. Ouvrage orné de 32 planches de gravures. *Épuisé*
- Paul Lambert dit Saint-Paul*. Québec-Montréal, 1945. Ouvrage orné de 32 planches de gravures.
Prix de l'Académie des Beaux-Arts de France, 1946.
- Novembre 1775*. Québec, 1948. Nouvelle illustrée de dix dessins de l'auteur, coloriés à l'aquarelle.
- L'Architecture en Nouvelle-France*. Québec, 1949. Ouvrage orné de 112 planches de gravures, soit 160 illustrations.
Prix des *Concours littéraires* de la Province, 1949.
- Québec et son évolution*. Québec, 1952. Ouvrage orné de 8 planches de gravures (édition de la *Société historique de Québec*, cahier 4).

COLLECTION  CHAMPLAIN

GÉRARD MORISSET,
de la Société royale du Canada

LES ÉGLISES
ET LE TRÉSOR
DE LOTBINIÈRE



QUÉBEC

—
1953

À LA MÉMOIRE DE
THOMAS BAILLAIRGÉ

1791 † 1859

NA
5247
L6M6

5

B. Q. R.
NO. 1453

AVANT-PROPOS

En l'année 1933, Lotbinière a été l'objet d'une monographie. Son auteur, un ancien curé dont quelques paroissiens se rappellent la figure sereine et la souriante bonhomie, y a consacré une grande part de ses loisirs ; et il en a fait une œuvre d'une grande simplicité et d'une lecture agréable.

Si je reviens aujourd'hui, en une plaquette illustrée, sur les églises et le trésor de Lotbinière, c'est d'abord pour grouper en quelques pages les éléments qui, dans le livre de l'abbé Paradis, sont comme noyés dans les menus faits de l'existence paroissiale et échappent ainsi à l'attention du lecteur ; c'est ensuite pour compléter, par des documents ignorés jusqu'ici, les nombreuses écritures que le monographe de Lotbinière a amassées au cours de ses recherches et qui, pourtant, sont insuffisantes sur certains points ; c'est enfin pour faire mieux connaître les œuvres d'art qui font de Lotbinière l'une des églises les plus attachantes du pays.

Que les archives paroissiales soient insuffisantes, à cela il y a une cause : l'incendie. Limité dans son étendu, il a été désastreux par sa violence : le 15 décembre 1850, le feu a rasé l'ancienne sacristie et détruit ce qu'elle contenait, notamment des pièces d'orfèvrerie

et les comptes des marguilliers. Ces écritures sont irremplaçables. Cependant il est d'autres sources d'information : les archives judiciaires, les minutes notariales, les mémoires et les journaux d'autrefois. Ainsi m'a-t-il été possible de combler certains vides dans la documentation. Pour le reste, je laisse à des successeurs éventuels le soin d'y pourvoir.

Et maintenant, pourquoi une monographie des églises de Lotbinière? On me fera remarquer avec raison que l'église actuelle ne date que de l'année 1818 et qu'au surplus sa façade occidentale ne remonte pas au delà de 1888 ; et on ajoutera peut-être qu'il ne manque pas de monuments qui offrent plus d'intérêt au chroniqueur des formes. À cela je répondrai que s'il fallait borner les monographies aux seuls monuments qui n'ont pas changé, nous n'en aurions aucune à écrire, car je ne connais pas d'édifice religieux canadien qui n'ait pas eu à souffrir des méfaits des restaurateurs ; que l'intérieur de Lotbinière vaut la peine qu'on l'étudie soigneusement ; qu'enfin le rôle essentiel des monographies est d'inspirer à notre population le goût et le respect de notre patrimoine monumental.

Au reste, il me plaît de rédiger quelques pages sur un coin de pays qui est pittoresque à souhait, et sur une église qui m'a laissé, un certain jour de mai 1905, le souvenir mystérieux d'une blanche nef ponctuée d'or.

LOTBINIÈRE

I

SES ÉGLISES

CHEZ IGNACE LEMAY La première concession de la seigneurie de Lotbinière remonte à l'année 1672 ; elle a acquis ses dimensions définitives à la suite de trois autres concessions, celles du 1^{er} avril 1685, du 22 février de l'année suivante et du 5 mars 1693. Le seigneur, René-Louis Chartier, appartenait à la noblesse de robe. Substitut du procureur général à Québec, il est devenu plus tard conseiller au Conseil souverain.

Ses affaires le retiennent toute l'année dans la capitale — au reste, la même chose se répétera avec ses successeurs. Néanmoins il prend parfois le temps de signer à son tour quelques concessions de terrain en faveur de vagues censitaires, qu'il ne verra jamais d'ailleurs. C'est ainsi qu'en l'année 1681, il y a un nombre suffisant de fidèles à Lotbinière pour que monseigneur de Laval s'y arrête ; il y fait sa première visite

pastorale et administre la confirmation aux enfants des quelque onze colons qui sont alors éparpillés sur la côte.

A défaut de recensements réguliers, on ignore à quelle cadence s'est fait le développement de cette immense paroisse de plus de dix milles de front sur le Saint-Laurent, par dix-huit milles de profondeur. Cependant il a dû se faire avec une certaine célérité puisqu'il existe dès l'année 1693, tout près du domaine seigneurial, un « lieu où réside le Saint Sacrement ¹ », suivant l'expression du Frère Valentin, récollet missionnaire du lieu. Peut-être monseigneur de Saint-Vallier est-il sous l'impression que ce « lieu où réside le Saint Sacrement » est une église véritable ; car, dans un mandement écrit en 1693, il érige la mission de Lotbinière en paroisse sous le vocable de saint Louis, et il autorise les fidèles à élire les trois marguilliers du banc ; bien plus, il écrit la phrase suivante, que l'abbé Paradis a interprétée selon ses termes et qui pourtant, on le verra tout à l'heure, ne correspond point aux faits ; voici cette phrase : « Ayant eu la consolation de vous voir travailler à la bâtisse de votre église, et ayant été bien aise d'y contribuer de nostre part tout ce qui a esté possible pour vous donner le moyen de l'achever et vous mettre ainsi en estat de pouvoir rendre votre mission une véritable paroisse . . . »

À la lecture de ce texte explicite, on serait convaincu qu'il y avait en effet à Lotbinière, à la date de 1693, une église paroissiale, s'il n'existait un texte, publié depuis longtemps, qui infirme cette assertion ; le 24 décembre 1715, l'intendant rend l'ordonnance suivante : « . . . fait défense aux habitants de Lotbinière

1. Sauf indication contraire les citations faites dans cet ouvrage proviennent des *Annales de Lotbinière* de l'abbé Paradis.

d'attacher leurs chevaux autour de la maison de Ignace Lemay, marguillier en charge de la dite paroisse, tant qu'elle servira d'église et de presbytère. » Au reste, dans les notes qu'il a rédigées après l'incendie de 1850, l'abbé Faucher affirme que l'église actuelle est la troisième qui a été bâtie à Lotbinière.

Si l'on veut savoir en quel endroit se trouvait la maison d'Ignace Lemay, qui a servi d'église et de presbytère jusqu'en 1717, on n'a qu'à se reporter au plan que le rédacteur des *Annales* a publié à la page 45 de son livre. La terre de ce pionnier était la troisième à l'ouest du Domaine ; sa maison se trouvait donc à sept ou huit arpents à l'ouest du moulin actuel. On n'en connaît point les dimensions ni la forme ; on ne sait même pas si elle était en pierre. Quant à son mobilier, il est probable qu'il fût des plus modestes ; et le faste des cérémonies liturgiques y devait être réduit à la plus stricte humilité.

À la date de 1715, l'église-presbytère est en médiocre état ; le 24 décembre, l'intendant rend une ordonnance « qui règle que les habitants de Lotbinière fourniront chacun huit journées de travail pour la réparation de l'église et du presbytère de leur paroisse ». Huit journées de travail, soit environ deux milliers d'heures, voilà des réparations coûteuses pour une simple maison d'habitant. Aussi bien le Frère Valentin prend-il deux ans plus tard la résolution de construire une église en pierre.

LA PREMIÈRE ÉGLISE C'est qu'il a un sérieux atout dans son jeu. Frère du seigneur de Lotbinière, le récollet Valentin a toute

latitude d'utiliser le terrain du Domaine. « Le seigneur de Lotbinière, écrit l'abbé Paradis, voulut construire grand et beau et se constitua patron de l'église et son bienfaiteur insigne. Il y a gros à parier qu'il en détermina les proportions et en dirigea les travaux . . . » Ne parions pas : le site de l'église nouvelle placée à l'extrême est du territoire paroissial, l'orientation fautive du monument dont l'abside regarde l'ouest ¹, la lenteur des travaux, tout indique l'intervention d'une personne qui n'est pas du métier ou qui a insuffisamment réfléchi sur le problème délicat du site des églises. Quoi qu'il en soit, le chantier de l'église du Domaine s'ouvre dès le printemps de l'année 1717 ; les murailles en pierre des champs sortent lentement de terre, car les maîtres-maçons ne sont pas nombreux ; et le 21 septembre suivant, le Frère Valentin, mandaté par l'évêque de Québec, bénit solennellement la première pierre de l'édifice et marque, au moyen d'une croix plantée dans le sol, la place du futur tabernacle. En dépit du zèle dont fait preuve le missionnaire, il semble que le gros œuvre n'ait été terminé que vers 1724.

Les fondations de cette humble église existaient encore il y a cinquante ans ; de nos jours, seuls un repli de terrain et quelques vagues cailloux en révèlent l'emplacement. C'était une église comme la plupart de celles que nos maîtres d'œuvre ont édifiées en Nouvelle-France à l'âge héroïque. Ses dimensions — quatre-vingt deux pieds de longueur sur trente-huit de largeur — se rapprochaient sensiblement de celles que le maître-maçon Jean Maillou a données à son plan-type

1. C'est ce qu'affirme l'abbé Paradis. Cependant il existe une carte manuscrite des églises de la Nouvelle-France vers l'année 1750 ; l'église du Domaine y figure avec l'abside tournée vers l'est.

d'église campagnarde, plan qui se trouve dans les archives du Séminaire de Québec et que j'ai reproduit dans mon livre sur le *Cap-Santé* ; ses proportions devaient être à peu près celles de l'église du Cap-de-la-Madeleine, commencée deux ans plus tôt ; et le clocher de la façade avait sans doute la même silhouette que l'admirable clocher de cette église non moins admirable ; du côté sud, près de l'abside, un croisillon exigü servait de sacristie. Couverte en bardeau de cèdre peint en rouge, comme la plupart de nos églises d'autrefois, elle se détachait avec les maisons voisines sur le feuillage sombre de la côte ; et au soleil couchant, son chevet arrondi devait briller d'un vermillon éclatant aux yeux des villageois de Deschambault.

Si le seigneur de Lotbinière, devenu archidiacre en 1726, est continuellement retenu à Québec, il ne manque pourtant pas les occasions qui se présentent d'embellir l'église du Domaine. Vers l'année 1730, il lui offre trois tableaux : la *Vierge au lapin* ; un *Saint Eustache*, qui rappelle aux paroissiens de Lotbinière l'un de ses prénoms, *Louis-Eustache* ; un *Saint Louis portant la couronne d'épines*, qui doit leur paraître une suffisante présence réelle de ce seigneur toujours absent de ses terres, puisque Louis-Eustache Chartier de Lotbinière s'y est fait peindre avec le costume royal et la couronne du saint roi de France. Au reste, je reviendrai sur ces toiles.

Ce ne sont pas les seules libéralités de l'archidiacre à l'égard de l'église du Domaine. À une date qu'il est impossible de préciser mais qui se loge probablement entre les années 1725 et 1735, il fait don à sa paroisse d'un somptueux tabernacle en bois sculpté et doré, l'un des plus riches et des mieux composés de l'époque ;

longtemps ce meuble éminemment décoratif est, avec les toiles dont je viens de parler, la seule parure de la première église. Peut-être possédait-elle quelques pièces d'orfèvrerie massive — calice, ciboire ou soleil que l'archidiacre aurait fait marteler à Québec par Paul Lambert dit Saint-Paul ou par le sieur Jacques Pagé dit Quercy ; car après le sinistre du 15 décembre 1850, l'argent fondu qu'on a retrouvé dans les décombres a fourni un lingot d'une masse telle qu'il provenait certainement de plusieurs pièces liturgiques enfermées dans la même armoire et complètement déformées par la chaleur du brasier.

Comme il est arrivé dans nombre de nos paroisses au début du XVIII^e siècle — par exemple au Cap-Santé, à Varennes, à Boucherville, à l'Islet —, l'église de 1717 compte à peine vingt-cinq ans et déjà elle menace ruine. En 1741, il devient urgent de consolider les murs avec des jambes de force, ce qui indique leur délabrement. L'année suivante, monseigneur de Pontbriand défend aux fabriciens d'y faire des réparations inutilement coûteuses. D'abord parce que la maçonnerie des longs-pans et de l'abside n'en vaut pas la peine ; ensuite parce que l'évêque estime « que lad. Église paroissiale est mal placée et Qu'il seroit nécessaire de La placer plus haut », c'est-à-dire à l'ouest de la première. Aussi bien l'évêque saisit-il la première occasion qui se présente d'effectuer ce changement dans le site de l'église ; et le 2 août 1749, au cours de sa visite épiscopale à Lotbinière, il fait comparaître devant lui deux paroissiens, Jean Créquy et François Bélanger, « Lesquels ont Donné et Donnent Chacun un arpent de front Sur Deux de profondeur pour Bâtir une Église, presbitère, pour Cour, Jardin et autres appartenances, en prennent du

Chemin Du Roy, et Ce gratuitement Sans Rien Exiger pour le Dit Don, à la charge Seulement à la Fabrique de Clore Seule le Dit terrain . . . ». La deuxième église, celle du Sault-à-la-Biche, ne tardera pas à sortir de terre.

L'ÉGLISE
DU SAULT-À-LA-BICHE

En choisissant le Sault-à-la-Biche comme site de la nouvelle église, l'évêque veut sans doute placer les édifices paroissiaux le plus possible au centre du territoire. Il veut aussi, semble-t-il, les soustraire aux vents violents qui soufflent sur le plateau et le balayent de tous côtés ; et l'on sait que le Sault-à-la-Biche, tout comme les fonds du Domaine où était érigée la première église, est à mi-chemin entre la falaise et le niveau des grandes eaux du Saint-Laurent — donc à l'abri des fortes brises. Mais il est une autre préoccupation de l'évêque, et aussi des paroissiens, que nous comprenons mal aujourd'hui : en ce temps où les routes sont quasi inexistantes en Nouvelle-France, tout le monde voyage en barque ; d'où le souci de la proximité de la mer ; voilà pourquoi nombre de nos premières églises étaient érigées tout au bord du Saint-Laurent, ce qui a souvent causé leur ruine.

Dans une instruction qu'il rédige en 1749 à l'intention du curé Petit, l'évêque note qu'il « faudra placer Le Rond point de la Nouvelle Église au nord-est », donc qu'il convient d'orienter la nouvelle église selon la liturgie ; il prescrit d'une façon minutieuse l'espace qu'occuperont l'église et le cimetière dans les quatre arpents de terrain qu'ont donnés Créquy et Bélanger ; et il termine par ces mots : « Mr Petit (le curé) Menvoyra un petit plan du tout. »

Ce petit plan existe encore dans les archives paroissiales ; il diffère peu de celui de l'église du Domaine, sauf que la nouvelle église est orientée à l'est et qu'elle est flanquée d'une chapelle du côté du sud. Les entrepreneurs maçons, originaires de Sainte-Croix, sont Guillaume Godin et François Lafrance ; au début des travaux, ils poussent l'ouvrage avec énergie ; si bien que le 9 juillet 1750, l'abbé Petit, tout comme son prédécesseur trente-trois ans plus tôt, bénit la première pierre de la nouvelle église et « plante une Croix où doit Estre le grand Autel ».

Le maître-charpentier, Joseph Chorest, est aussi de Sainte-Croix. Devant Maître Jean-Claude Panet, notaire à Québec, il signe son marché le 19 juin 1751 — ce qui semble indiquer que la fièvre des débuts se soit considérablement refroidie. De ce contrat, je détache les lignes suivantes : « (Joseph Chorest s'engage à) élever la charpente du Clocher qui Sera à deux Étages et un Dome par dessus, tout le dit ouvrage bien fait . . . » Le clocher de l'église du Sault-à-la-Biche avait donc l'aspect de l'ancien clocher de Saint-Antoine-de-Tilly (fig. I), qui a été élevé vers 1786 et qui était bien dans notre tradition du XVIII^e siècle.

Cette église, avec ses cinquante-neuf bancs, avait à peu près les dimensions de la précédente : quatre-vingt-neuf pieds de longueur sur trente-quatre de largeur ; et un bon élève en perspective pourrait en tracer un croquis fort acceptable. Ses fondations sont encore visibles près de la côte de la Vieille-Église ; quand on s'engage dans la courbe de la route, d'où le paysage se ferme sur la bande bleutée de La Chevrotière, on croit voir dans le feuillage des saules le clocher de Chorest avec ses deux lanternes finement silhouettées

et sa coupolette d'où surgissent la croix dorée et le coq traditionnel.

En l'absence des comptes de la Fabrique, l'église du Sault-à-la-Biche n'a presque pas d'histoire. Voici le peu qu'on en sait. En 1758, on l'a recouverte d'un enduit de mortier ; on l'a pourvue d'une sacristie en pierre en l'année 1786 ; on l'a quelque peu ornée de sculpture, puisqu'il en reste quatre *Anges adoreurs* en bois doré ; deux se trouvent dans la collection de M. Jean-Paul Lemieux et les autres sont au Musée de Détroit ; ils paraissent dater des environs de 1775. Là s'arrête notre savoir. Cependant il est à peu près certain que, sauf le maître-autel et la sculpture décorative de François-Noël Levasseur, la seconde église de Lotbinière a été aussi pauvre que la première. La guerre de Sept-Ans, puis la guerre de l'Indépendance américaine ont appauvri la population ; la terrible famine des années 1788 et 1789 s'est fait sentir ici plus durement qu'ailleurs ; et l'état de précarité des murailles de l'église a toujours retenu les marguilliers d'employer l'argent de la paroisse pour orner une nef destinée à l'abandon ; de plus, l'église du Sault-à-la-Biche, médiocrement construite, n'était point au centre de la paroisse et menaçait ruine au bout de trente ans. Il faut lire les doléances de l'abbé Jean quand il prend possession de sa cure en l'année 1812. Il se plaint à monseigneur Plessis : « Je ne puis mettre fin à ma lettre, écrit-il, sans vous avouer qu'aimant naturellement la propreté, quoique sans fierté, je suis pénétré de douleur et de honte de me voir assez bien logé quoique à mes dépens, tandis que mon Dieu est dans un temple si peu décent. Les planchers sont soulevés, il en sort de dessous une odeur sépulcrale, très nuisible à la santé.

DE LOTBINIÈRE

pieds au-dessus, ledit mur aura quatre pieds hors les terres jusqu'au plancher dans la nef, et 26 pieds de hauteur du plancher à la sablière, il y aura aussi une maçonne pour un chemin couvert conduisant de l'une des chapelles à la Sacristie.

2° Pour la maçonne d'une Sacristie de 30 pieds sur 24 dedans en dedans, tenant au pignon de l'église et ayant 12 pieds de hauteur au-dessus du plancher qui sera de niveau avec celui du Sanctuaire.

3° Pour la maçonne d'un Presbitère de 34 sur 28 dedans en dedans et d'environ 15 pieds de hauteur hors les terres.

4° Pour la maçonne d'un mur de deux pieds d'épaisseur sur 5 de hauteur, hors les terres, ayant environ sept cent pieds de long pour enclore un Cimetière.

5° Pour la charpente du Comble de ladite Église et pour la couverture en planche et en bardeaux.

6° Pour la charpente d'un Clocher et pour la couverture en planche, en bardeaux ou en ferblanc.

7° Pour la charpente des combles dudit Presbitère et de ladite Sacristie ainsi que pour la menuiserie d'iceux.

8° Pour les Ferrures tant des Portes et croisées de ladite Église, que pour les ferrures et croisées de ladite Sacristie et dudit Presbitère.

Les Entrepreneurs pourront d'ici (le 23 Février prochain) voir les plans des susdits Édifices, qui sont déposés chez le susdit Capitaine Legendre, et chez Monsieur le Curé de Lotbinière . . .

La rédaction soignée de ce devis, la teneur du contrat qui a été signé quelques mois plus tard entre les syndics et Jean-Baptiste Hébert, maître-maçon de Saint-Grégoire, les dimensions de l'église et les particularités de son plan, tout cela me suggère bien des réflexions. Le devis rappelle en ses termes celui qu'a rédigé l'abbé Pierre Conefroy pour la construction, en 1801, de son église de Boucherville, et qui a servi à Charlesbourg (1828), à Lauzon (1830) et à bien d'autres

églises de la Province. Les termes du contrat signé devant Maître Lachevrotière révèlent la présence de deux personnages qui se tiennent dans la coulisse et qui serinent au brave tabellion les phrases précises et les termes techniques du marché ; ces deux hommes de métier sont l'abbé Jérôme Demers, prêtre du Séminaire de Québec, et François Baillairgé, l'architecte-sculpteur ; et ce sont eux qui ont étudié les plans de Lotbinière et qui en ont fixé les caractères : église à transept très accusé ; chevet plat ; clocher sur le pignon de la façade (voir l'item 6 du devis) ; proportions générales.

À l'égard des proportions générales, il est un monument que François Baillairgé connaissait bien, puisqu'il en avait construit les clochers en 1807 ; c'est l'église du Cap-Santé. Que Lotbinière soit fille du Cap-Santé, c'est l'évidence même : les proportions sont identiques, à peu de chose près ; l'impression de grandeur est aussi saisissante dans l'une que dans l'autre ; et si chacune possède ses traits distinctifs, c'est qu'elles ont été ornées à vingt ans d'intervalle.

À l'égard du chevet plat, j'y vois l'influence de l'abbé Jérôme Demers. Il aimait l'arc de triomphe à l'antique des églises à *la récollette*, à cause du faste qu'il permet de déployer au fond du sanctuaire ; et c'est lui qui l'a imposé en 1823 à l'église de sa paroisse natale, Saint-Nicolas, et en 1828 à l'église de Charlesbourg ; et Thomas Baillairgé, son disciple, a tracé des chevets plats à quelques-unes de ses églises — Sainte-Luce, Pierrefonds, les Grondines.

Quant au clocher central, qui paraît aux plans et devis, il est conforme au goût de l'époque et à l'esprit d'économie de l'évêque. Si Lotbinière est pourvue de deux tours — comme les églises du Cap-Santé, de

Varenes, de Berthier-en-Haut et de Louiseville —, c'est parce que l'abbé Jean en a pris l'initiative : le 31 mai 1819, il s'engage à payer une tour de ses propres deniers, si les syndics veulent bien défrayer le coût de la tour jumelle. L'accord se fait : Jean-Baptiste Hébert accepte les conclusions du marché ; et les tailleurs de pierre, Joseph Deguise dit Flament, de Québec, et Thomas Larue, de Neuville, rectifient les termes de leur contrat en y ajoutant les pierres bouchardées des chaînages et les lancis des tours.

Sous la ferme direction de l'entrepreneur, les maçons et les ouvriers du bois ne dorment point sur le chantier ; les murailles de l'église montent rapidement ; les deux clochers, proches parents de ceux du Cap-Santé, s'élèvent dans le ciel dès 1820 ; le grand comble est construit et couvert la même année ; en 1821, Hébert s'engage par contrat à ériger les deux tribunes et à façonner les bancs ; bref les travaux sont poussés avec tant d'énergie que monseigneur Plessis procède à la bénédiction de l'église le 25 septembre 1822. Le gros œuvre est achevé.

Arrêtons-nous un moment et jetons un regard sur cette église toute neuve, qui réunit en elle les meilleurs éléments des églises canadiennes de cette époque. Constatons d'abord que c'est l'une des grandes églises de son temps ; elle est aussi spacieuse que celles du Cap-Santé (1754), de Varenes (1780), de Louiseville (1803) et de Longueuil (1811)¹. C'est aussi l'une des mieux proportionnées : les relations de longueur et de largeur s'harmonisent avec la hauteur des murailles

1. Il s'agit ici des anciennes églises de Varenes, de Louiseville et de Longueuil ; elles n'existent plus, mais nous les connaissons bien par la photographie.

et la flèche de la toiture ; la silhouette des croisillons est fort agréable ; l'abside, surtout depuis la construction de la sacristie en 1852, forme une pyramide aux lignes pures ; et si la façade — je parle de celle de 1818 (fig. 2) — présente une certaine lourdeur, c'est que nos architectes d'alors, même le grand Thomas Baillairgé, n'ont pas su traiter avec franchise le grand pignon ; ils ont reculé devant la seule solution logique : donner aux rampants du pignon la même inclinaison qu'aux versants du grand comble ; ils ont craint les méfaits de l'eau et du gel sur les noues qu'il eût fallu établir entre les tours et le comble ; et pourtant c'était la solution la plus élégante, celle qui aurait donné à cette façade la légèreté et l'élan de nos églises à un seul clocher. L'église de Lotbinière était encore l'une des mieux éclairées ; on ne le dirait guère aujourd'hui à cause des fades verrières de la maison Castle, qui arrêtent la lumière ; mais avec ses vastes fenêtres à embrasures et les six ouvertures de la façade, cette église était amplement éclairée.

Quant aux anciens clochers, ils étaient la perfection même ; établis sur plan octogonal, ils se composent de deux lanternes de proportions différentes, surmontées de flèches finement effilées ; vus isolément — en faisant abstraction des vilains pinacles qu'on a élevés postérieurement et qui brisent la silhouette des tours —, ils étaient probablement les mieux dessinés de l'École canadienne, les plus harmonieux. L'architecte David Ouellet, qui a tant abîmé cette façade en 1888, n'était guère sensible à tant de simplicité et de perfection. « Les clochers actuels, d'une forme très ancienne . . . », écrit-il dédaigneusement dans un rapport daté de 1886 ; et il propose naturellement de les remplacer par des

flèches de son cru, très hautes et bardées de beaucoup de tôle. Mais n'anticipons pas.

LE RETABLE DU SANCTUAIRE

Deux ans après la bénédiction de l'église, le curé Daveluy commande à Thomas Baillaigé l'ornementation du sanctuaire. L'architecte-sculpteur accepte l'entreprise. Il connaît bien les proportions de l'ensemble, puisqu'il en a examiné les plans à l'atelier paternel et qu'il s'en est entretenu maintes fois avec son ami Jérôme Demers. Aussitôt, il trace les plans d'un retable à *la récollette* ; et ce projet ne soulève aucune discussion, puisque le chevet plat de l'église appelle un ouvrage de ce genre.

Le 1^{er} novembre 1824, il est à Lotbinière. À la sacristie l'attendent, sur l'heure de midi, les marguilliers et les notables de la paroisse, en tout cinquante-six personnes que l'abbé Daveluy a convoquées au son de la cloche. Au milieu de la pièce exigüe, Maître Lachevrotière aiguise sa plume d'oie et s'apprête à coucher sur le papier le contrat du « Boisage et Sculpture du pignon Nord Est de l'Église de Lotbinière ». J'ai sous les yeux copie de ces écritures ; leur style et leur vocabulaire accusent l'intervention d'un homme de métier ; et j'imagine qu'avant de prendre le bateau le 31 octobre, Thomas Baillaigé a vu l'abbé Jérôme Demers et qu'ensemble ils ont dressé la partie descriptive du contrat, qui est un devis en bonne et due forme et qui comporte d'ailleurs des variantes ingénieuses. La lecture du marché ne provoque aucune objection.

Le retable central de Lotbinière n'est pas une nouveauté dans notre architecture religieuse. Bien avant

1824, nos artisans du bois ont été aux prises avec ce problème plein d'intérêt : orner un chevet plat. Ce problème, les Récollets en avaient trouvé la formule en Espagne et en France dès le début du xvii^e siècle ; en 1734, Noël Levasseur en a apporté une solution heureuse dans le retable de la chapelle des Ursulines de Québec ; en 1818, Louis Quévillon en imagine une variante d'un style robuste, au chevet de l'église de Verchères ; et vers 1825, David Fleury David trouve une formule nouvelle à l'église du Sault-au-Récollet. Mais ce sont là des solutions de style Régence — donc des solutions légèrement archaïques.

À Lotbinière, Thomas Baillairgé met en œuvre le style de son temps : un Louis XVI pur et délié, ordonné avec une grande souplesse et une élégance souveraine. Tout lui facilite la tâche : les proportions élancées du chevet, l'éclairage abondant du sanctuaire, même l'autorisation, qu'on lui accorde volontiers, de déplacer les portes de la sacristie. Son arc de triomphe à l'antique peut donc se développer en hauteur et meubler avec plénitude tout le fond du sanctuaire. N'insistons pas sur la monumentalité de cet ouvrage, ni sur ses qualités décoratives. En dépit du médiocre tabernacle que David Ouellet y a construit en 1877, c'est un ensemble d'une véritable grandeur et d'une distinction extrême. Voyons-en les détails.

Les bas-reliefs des trumeaux, faits en forme de médaillons, représentent *Saint Jean-Baptiste* et *Saint François-Xavier* ; leur relief est à fleur de bois ; leur modelé rappelle les magnifiques bas-reliefs de l'église de Saint-Joachim ; c'est dire leur savoureuse simplicité, leurs puissance d'expression et leur caractère décoratif. Dans les travées latérales, ils jouent le rôle de surfaces

de repos ; de près, ils attirent par l'expression sereine des visages : la gaminerie plaisante de saint Jean-Baptiste et la gravité du saint jésuite.

L'architecte-sculpteur a concentré l'intérêt de sa composition sur la partie centrale, le fronton, dont il a soigné particulièrement l'ordonnance. Les deux personnages assis sur les rampants sont aisément reconnaissables à leurs attributs : une croix et une ancre — la *Foi* et l'*Espérance*. L'idée n'est pas neuve d'orner les rampants d'un fronton avec des figures assises qui se tournent le dos ; on en trouve des exemples dans l'œuvre de maints artistes, architectes, peintres et sculpteurs. Ici, les figures sont rigoureusement placées pour servir de liaison entre l'architecture du retable et l'élément décoratif qui en constitue le sommet. En les examinant, on se rappelle une disposition analogue dans un tableau bien connu de Dominique Ingres, l'*Apothéose d'Homère*. Dans cette composition — Thomas Baillairgé l'a probablement connue, mais après l'achèvement de son entreprise de Lotbinière —, les jeunes filles qui personnifient l'*Illade* et l'*Odysée* ont, par une coïncidence singulière, des traits communs avec les *Vertus* de Thomas Baillairgé ; pas tant dans leur attitude que dans le drapé de leurs vêtements, l'expression de leur visage. Quand on les voit de la nef, on ne peut guère en apprécier que les qualités décoratives et le rôle de liaison dont je parlais tantôt ; mais quand on a l'occasion de les approcher, l'effet est tout autre : les visages sont saisissants de vie et de noblesse ; les poses sont d'une souplesse étonnante ; les vêtements, comme il arrive souvent dans l'œuvre des Baillairgé, rappellent le style d'un grand sculpteur français du xvi^e siècle, Germain Pilon ; bref nous sommes en présence de deux

statues ornementales qui sont en même temps vivantes et expressives.

Ces qualités, on les retrouve dans les figures de l'attique, c'est-à-dire à l'étage qui domine l'entablement. Ce sont les têtes ailées qui escortent le *Saint Esprit* dans une gloire. Ce sont les deux angelets en bois sculpté et doré, qui, là-haut, font cortège à la croix ; celui de gauche gesticule comme un gentil gamin et semble s'apprêter à faire un boniment ; celui de droite s'appuie sur le fronton et, souriant, joint les mains et commence sa prière.

Le reste du retable — trophées, cartouches, guirlandes de fleurs, palmes et vases — est de la sculpture ornementale ; elle est à la fois précise et grasse, fouillée d'une main ferme et experte, aussi habile que celle de Saint-Joachim, aussi bien ordonnée ; de plus, elle est parfaitement adaptée à l'échelle du monument.

CHAIRE ET BANC D'ŒUVRE

L'entreprise du retable terminée en 1826, le curé Davelluy n'ose pas engager les finances de la fabrique dans de nouveaux ouvrages de sculpture. Mais son successeur, l'abbé Édouard Faucher, vient à peine d'arriver à Lotbinière, à l'automne 1831, qu'il rêve d'une chaire et d'un banc d'œuvre qui soient aussi somptueux que le fond du sanctuaire ; et il se dit avec raison que seul Thomas Baillairgé peut donner à son église une certaine unité dans le décor. Voilà pourquoi le 14 mars 1832, le nouveau curé de Lotbinière, dûment autorisé par une résolution des marguilliers en date du 4 mars précédent, et le sculpteur Thomas Baillairgé se donnent rendez-vous à l'étude

de Maître Antoine-A. Parent, notaire à Québec ; ils s'entendent sur les variantes que le sculpteur peut apporter à l'ornementation des deux meubles, « pourvu toutefois que lesdits Changements soient approuvés par Messire Demers, Vicaire Général, sans pouvoir par ledit Entrepreneur demander un plus haut prix que celui cy dessus mentionné » ; ils conviennent ensuite du prix des ouvrages : cent cinquante louis — soit près de six mille dollars de notre monnaie ; enfin ils spécifient que « le banc d'œuvre jusqu'à hauteur d'appui sera en bois de noyer, dont les traverses et montans seront en noyer noir et les panneaux en noyer tendre ».

Mis en place en l'année 1833, le banc d'œuvre est un ouvrage d'ordre ionique, couronné par un fronton arrondi qui s'avance dans le vide à la manière d'un baldaquin. Le tympan affecte la forme d'une coquille ; le trumeau est fourni d'un grand médaillon qu'abritent deux lourdes guirlandes de feuilles de vigne et de grappes ; au-dessous, un stylobate porte des brûle-parfum. Le banc des marguilliers, construit en bois de noyer comme le prescrit une clause du contrat, est fait à *la romaine*, suivant l'expression de l'époque. Dans l'ordonnance de ce meuble, Baillairgé le jeune se conforme à la tradition paternelle : en 1799, son père avait sculpté pour Notre-Dame de Québec un banc d'œuvre de ce genre, dont le sommet était une *Assomption* en bois doré ; et sans doute s'était-il inspiré des bancs d'œuvre de Gilles Bolvin, notamment celui de l'ancienne Notre-Dame des Trois-Rivières. À son tour, le sculpteur de Lotbinière fera école ; et son disciple François Fourrier construira vers 1840 l'imposant banc d'œuvre de l'église de Lauzon.

Dans ce meuble aux lignes austères, les angelets du centre apportent le sourire de l'enfance : ils tiennent un médaillon portant le monogramme de Marie, sommé d'étoiles. Comme dans toute l'œuvre de ce célibataire endurci qu'était notre sculpteur, ces enfants ailés, tout à leur affaire, sont charmants de grâce et de gentillesse.

Contrairement au banc d'œuvre, la chaire est un petit monument fleuri à souhait. Elle est d'ordre ionique, comme son vis-à-vis. Mais l'artiste y a multiplié les éléments les plus gracieux et les plus tendres — comme s'il avait voulu la rendre digne de ces abbés de cour du milieu du XVIII^e siècle, qui, vêtus avec une élégance raffinée, prononçaient des vérités aimables en un si joli langage. Quelle impression a ressentie l'énorme abbé Faucher la première fois qu'il est monté dans cette chaire apparemment fragile, toute sculptée comme une châsse ? Et qu'a-t-il pensé de ces ornements tout menus, qu'il aurait pu pulvériser dans ses mains puissantes ? Il n'en a rien dit qui soit parvenu jusqu'à nous, et c'est dommage. Un seul morceau de cette chaire était à la taille de ce géant qui a gouverné Lotbinière pendant trente-quatre ans : le *Moïse* du médaillon de la cuve. C'est un solide vieillard cornu et barbu ; d'un bras musclé, il insiste impérieusement sur les prescriptions de la loi qu'il vient de recevoir sur le Sinaï ; et dans un geste familier aux orateurs corpulents, il penche sa grosse tête ronde et semble foudroyer l'auditoire de son regard irrité.

C'est, encore une fois, le seul élément de ce meuble qui possède la qualité de force. Le reste est plein de sourire et de charme. Telle la tête ailée qui sourit au-dessus de Moïse ; telles les têtes d'anges qui surgissent des nuages autour de la colombe dorée ; tels les ajours

de la galerie et de la balustrade, les festons de fleurs et les consoles d'angle ; les disciples de Baillairgé le jeune s'en souviendront jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

L'ŒUVRE Lorsque Thomas Baillairgé met
D'ANDRÉ PAQUET la dernière main à la chaire
 et au banc d'œuvre, en l'année
1833, l'église de Lotbinière présente un aspect étrange : la sculpture du sanctuaire est toute peinte en blanc ; les deux meubles de la nef aussi, sauf le banc des marguilliers ; et l'édifice se termine là-haut par une humble fausse-voûte en planche, qui ne possède encore aucun ornement.

L'actif abbé Faucher ne peut se résoudre à laisser son église dans un tel état. Courageusement, il économise les deniers de la Fabrique ; et sur sa propre cassette, il prélève parfois quelques louis d'or. Lorsqu'il croit posséder suffisamment de numéraire pour entreprendre la finition de son église, il passe marché avec un sculpteur du faubourg Saint-Roch, à Québec — Léandre Parent ; le contrat prévoit la sculpture des retables latéraux, de la corniche et de la voûte, le tout dans le style même des ouvrages qui sont en place. La minute est du 26 décembre 1838. Léandre Parent se met à l'œuvre en avril 1839, mais avec une extrême lenteur. En juin 1840, quand il se désiste de son marché en faveur de son ami André Paquet, il n'a droit, pour ouvrage fait et matériaux fournis, qu'à la somme d'environ trente-huit louis.

La sculpture ornementale de Lotbinière, principalement la voûte et la corniche en bois, est donc l'œuvre d'André Paquet ; il l'a menée à bien en quelques

années, car en 1845 il signe une quittance finale en faveur de la Fabrique. C'est une œuvre hautement décorative, comme toutes les entreprises de ce disciple attentif de Thomas Baillairgé ; on connaît les églises de Saint-Charles (Bellechasse), de Deschambault, de Sainte-Luce, de Lévis, de Charlesbourg, de Saint-Antoine-de-Tilly . . . Le décor de Lotbinière n'est pas inférieur à celui de ces églises. Au contraire. L'échelle de la sculpture est parfaitement adaptée aux proportions du monument ; les gloires de la voûte sont dessinées avec goût ; la frise de l'entablement est exécutée avec une adresse sans défaillance. André Paquet se montre ici un excellent ornemaniste et un artisan de première force.

Il n'est donc pas étonnant que l'église de Lotbinière suscite tant d'admiration vers le milieu du XIX^e siècle. Je pourrais transcrire ici bien des témoignages de *connoisseurs* et de touristes étrangers. Je n'en cite qu'un seul ; il a paru dans le *Journal de Québec* du 28 février 1846, sous le titre : « Extrait d'une lettre qui nous a été communiquée ». Voici l'entrefilet : « J'ai été voir notre parent, la semaine dernière, et j'ai été bien satisfait de ma visite à Lotbinière, une des plus belles paroisses de notre district : la côte est élevée, et on y jouit d'une vue étendue du fleuve et des campagnes environnantes. L'établissement de la paroisse est ancien ; on y compte aujourd'hui plus de trois mille âmes ; les maisons et les bâtiments y sont généralement grands et en bon ordre (*sic*) . . . L'église est un magnifique édifice, supérieur à ceux que l'on rencontre ordinairement ; le portail se présente très bien et les décorations intérieures sont d'un bon goût et ont ce caractère classique qui distingue tous les ouvrages de

notre architecte et sculpteur canadien, M. Thomas Baillairgé. » Certes, le correspondant du *Journal de Québec* est quelque peu injuste à l'égard d'André Paquet, dont il ne cite même pas le nom ; cependant pas aussi injuste qu'on pourrait le croire, car cet artisan n'a entrepris aucun ouvrage de sculpture ornementale sans consulter son ancien maître.

ÉPREUVE ET CHEF-D'ŒUVRE La première grande épreuve de l'église actuelle de Lotbinière — et elle sera suivie de

quelques autres —, c'est l'incendie que j'ai déjà signalé : le 15 décembre 1850, la sacristie de 1818 flambe avec tout ce qu'elle contient — meubles, pièces de chasublerie et d'orfèvrerie, archives paroissiales. Si les archives ont pu être récupérées partiellement et si l'argenterie, réduite en lingots, a pu servir plus tard à la fabrication de nouveaux vases, il n'en est pas de même de la chasublerie ni des murailles de l'édifice sinistré. Tout est à refaire.

Le jour de Noël 1850, les francs-tenanciers prennent la décision de reconstruire la sacristie. Elle aura cinquante pieds de longueur sur une largeur de trente pieds ; elle sera dans l'axe de l'église. (Plus tard, en 1875, l'architecte Zéphirin Perrault lui ajoutera, à l'est, une absidiole octogonale de douze pieds de profondeur.) À cause de certaines difficultés administratives, le chantier ne s'ouvre qu'en avril suivant. Qui a tracé les plans de cet édifice aussi harmonieux que simple ? Les redditions de comptes ne signalent aucun nom d'architecte, ni de maître-maçon. Mais elles contiennent le nom d'un homme qui s'intéresse beaucoup à l'archi-

tecture de la sacristie, le capitaine Joseph Noël dit Tousignan. J'imagine un curieux d'autrefois, un artisan de goût comme j'en ai connu dans mon enfance : tous les jours, il se rend sur le chantier, quelque temps qu'il fasse ; il suit attentivement les progrès des travaux ; il engage la conversation avec les ouvriers ; et quand les charpentiers posent le chevronnage de l'édifice, le sieur Noël doit se dire qu'un petit clocher à une lanterne serait bien à sa place sur la croupe du comble ; au surplus, pourquoi ne paierait-il pas lui-même la façon de ce clocher ? Voilà pourquoi à la date du 2 novembre 1851, les marguilliers acceptent « l'offre du capitaine Joseph Noël qui demande à faire placer à ses frais un clocher sur la sacristie de cette église, ladite assemblée s'obligeant de payer quarante piastres pour faire dire des messes basses pour ledit capitaine Joseph Noël ou son épouse Catherine L'Héros . . . »

Les comptes de l'année 1852 nous révèlent le nom de l'auteur de cet ouvrage : « Pour le clocher de la sacristie à Amable Paré Écuyer, £10.0.0. » Paroissien de Lotbinière, charpentier et menuisier de son état, Amable Paré est un inconnu. Comme nombre d'artisans de cette époque, il a dû voyager au loin, observer les monuments qu'il a vus, peut-être même en prendre des relevés — comme je l'ai vu faire par de simples artisans de village ; qui sait s'il n'a pas eu l'occasion de voir l'admirable clocher qui coiffe le chevet de l'église de l'Islet et qui date de 1830. Si je signale cet ouvrage d'Amable Charron, c'est que l'œuvre d'Amable Paré à Lotbinière s'en rapproche beaucoup comme silhouette et comme proportions.

Comme le clocher de l'Islet, celui de Lotbinière est constitué d'une souche carrée sur laquelle est établie

une lanterne octogonale ; au-dessus se profile une flèche assez courte, surmontée d'une croix en fer forgé et d'un coq ; l'ensemble n'a d'autre ornement que ses lignes pures et sa mouluration. Ce qui est remarquable ici — comme à l'Islet, à Saint-André (Kamou-raska), à Lauzon et aussi à la chapelle de procession de Lotbinière —, c'est que les rampants de la flèche sont établis sur la base même de la souche ; en d'autres termes, le prolongement des huit arrêtes de la flèche aboutit à la base du clocher — ce qui, évidemment, en assure l'unité profonde.

Unité, simplicité du dessin, élégance des proportions, voilà les qualités de ce petit ouvrage sans prétention qu'Amable Paré a construit dans la tradition canadienne la plus vivante. C'est ainsi que d'une épreuve passagère est sorti un chef-d'œuvre.

ÉPREUVES SANS CHEF-D'ŒUVRE

Il arrive fréquemment que certains hommes irréfléchis gâtent leurs œuvres et leur carrière à force de retoucher ce qu'ils ont bien fait une première fois. De même il arrive à certaines nations d'altérer leur patrimoine architectural sous prétexte de le rajeunir ou de le mettre à la mode du jour. Est-il besoin de dire que nous sommes de ces nations. Les médiocres façades actuelles de Saint-Marc (Verchères), de l'Île-Perrot, de l'Islet, de Saint-Antoine-de-Tilly, de Saint-Nicolas et de bien d'autres églises, ont remplacé, depuis tantôt trois quarts de siècle, d'anciennes façades toutes simples et proportionnées avec goût ; elles étaient sans doute fatiguées par les ans, ces façades ; mais il était certainement possible de les restaurer dans

le caractère même de la tradition canadienne et, ainsi, de conserver intact notre patrimoine architectural.

Vers le milieu du siècle dernier, la tradition canadienne est encore vivace à la campagne — témoin le chef-d'œuvre d'Amable Paré ; témoin les clochers de Cacouna et de Saint-André (Kamouraska). Mais dans les villes, l'esprit archéologique s'insinue peu à peu chez les bâtisseurs, à la faveur des livres illustrés ; l'esprit d'imitation fait des progrès étonnants ; le goût du grandiose et du baroque se fait sentir partout, notamment en architecture religieuse. En même temps, le sens des formes disparaît petit à petit ; si bien que vers 1910, notre architecture est en pleine décadence.

Nombreux sont les artisans de cette décadence. Les vedettes en sont Perrault et Mesnard à Montréal, David Ouellet à Québec. La grandiloquence de leur architecture, l'indigence de leur inspiration, la médiocrité des formes qu'ils ont mises en œuvre, tout cela a pesé sur le goût public, tout cela a contaminé le pays pour trois quarts de siècle et nous a valu des monuments dépourvus de toutes qualités sérieuses. Voyez l'église du *Saint-Enfant-Jésus*, à Montréal — pour ne citer qu'un exemple trop connu ; cet empilement de matériaux marque l'esprit d'une époque.

David Ouellet paraît à Lotbinière à la faveur d'une générosité inexplicable : en l'année 1877, l'abbé Roy fait don du beau tabernacle de l'église aux religieuses du Bon-Pasteur de Québec ; pour le remplacer, il en commande un autre à David Ouellet. Celui-ci conçoit un meuble étrange, tout en hauteur, surmonté d'un étage à voussures profondes — sorte de niche abondamment ornée qui peut recevoir soit une statue, soit un tableau. Par malheur, l'architecte jette son dévolu

sur le *Saint Louis* du Frère François ; évidemment le tableau est trop vaste pour entrer dans la niche ; qu'à cela ne tienne : l'architecte le taille de tous côtés et le fait entrer de force dans sa niche.

L'homme même qui n'a pas su respecter la toile du Frère François ne respectera pas plus la façade de l'église. Et pourtant dans un *Mémoire* daté de la fin d'octobre 1886, il admet « que les clochers sont solides, quoi qu'ils n'ayent jamais été assemblés avec art on y a mit (*sic*) assez de bois pour les rendre solides » ; plus loin, il fait les constatations suivantes : « La maçonnerie de l'Église est très bonne, l'intérieur bien fini, les clochers actuels d'une forme très ancienne et sujets à beaucoup de réparations . . . » Sans doute. Mais ces réparations, que ne les propose-t-il aux fabriciens. Non. Il leur conseille de construire deux nouveaux clochers « comme on l'a fait à l'Islet » — comme s'il avait lieu de s'en féliciter ; et il précise son projet, comme si les plans en étaient déjà tracés : « Exhausser les tours de quelques pieds, ainsi que le fronton, relier les dites tours avec des barres de fer engagées dans la nouvelle maçonnerie et couronner le portail d'une statue de St-Louis faite en bois, couverte en plomb et dorée. » Ces derniers membres de phrase résument la transformation complète qu'il a fait subir à la façade de Lotbinière au cours de l'année 1888 : il a fait abattre les beaux clochers de 1820 ; il a exhaussé les tours et les a reliées, à grand renfort de moulures de tôle, par des créneaux et un fronton ; il a érigé, sur un socle inutilement cantonné de médiocres pinacles, une énorme statue de *Saint Louis*, œuvre imposante de Louis Jobin ; enfin il a élevé très haut, beaucoup trop haut, deux clochers à deux lanternes chargées d'ornements en tôle.

Dans cet ensemble d'un goût douteux, seul le portique de la façade se défend bien, et pour cause : l'architecte en a pris l'ordonnance dans son *Vignole de poche*.

La nature s'est vengée du sans-gêne et de la témérité de ce bâtisseur extravagant : le 16 juin 1913, un ouragan venant de l'ouest renversa les clochers ; l'un tomba dans le cimetière ; l'autre écrasa le croisillon nord. Dans la reconstruction, on eut la sagesse de réduire de quinze pieds la hauteur de ces flèches altières.

Il n'y a pas que la façade de l'église qui ait perdu une grande part de son caractère ancien. Il y a les fenêtres du sanctuaire et de la nef. Je m'explique. À la manière d'autrefois, les ouvertures de l'église comportaient des embrasures profondes, comme les portes et les oculi de la façade ; et ces embrasures de plus de deux pieds donnaient au vaisseau plus de cubage d'air, plus de lumière et aussi beaucoup de relief : donc l'église paraissait autrefois plus grande qu'aujourd'hui. Vers l'année 1900, la maison Castle & Son, de Montréal, eut l'idée de garnir les fenêtres de vitraux — et quels vitraux ! — placés à l'arasement du mur intérieur. Ce vice de pose enlevait aux verrières une partie de leur luminosité — ce qui n'était probablement pas un mal ; mais du coup, le vaisseau de l'église perdait une partie de sa profondeur. C'est dommage !

LA RESTAURATION DE 1952 Rendre à l'église de Lotbinière quelques-uns des caractères d'autrefois qu'elle a perdus au cours du XIX^e siècle ; bien mettre en valeur l'architecture majestueuse de son sanctuaire et la sculpture attrayante de son retable, de ses meubles

et de sa voûte ; accentuer l'intérêt de certains groupes de sculpture sur bois particulièrement réussie — comme la *Foi* et l'*Espérance*, les bas-reliefs de *Saint Jean-Baptiste* et de *Saint François-Xavier*, les anges du retable et les têtes ailées de la chaire ; n'employer à l'intérieur que des nuances très douces, qui fassent de cette nef un véritable lieu de prière et de repos ; ne mettre en œuvre à l'extérieur que des tons qui s'harmonisent avec les environs du monument et la grandeur du paysage de la côte ; respecter le plus possible l'œuvre des artisans humbles et consciencieux qui ont édifié cette belle église, voilà les seules préoccupations qu'on a eues dans la conduite de cette restauration.

L'entreprise présentait des difficultés sérieuses. On a tenté de les résoudre par les moyens les plus rationnels et aussi les plus simples, en ayant constamment à l'esprit les exemples les mieux conservés de notre architecture religieuse du début du XIX^e siècle. Car il en existe encore des témoignages quasi intacts ; et l'auteur de ces lignes se rappelle en avoir vu, il y aura bientôt un demi-siècle, d'admirables fragments qui n'avaient pas encore été restaurés. Au reste, en consultant les aquarelles de George Heriot et de James-Pattison Cockburn et en examinant certains tableaux de Joseph Légaré et les premières photographies de Jules Livernois, on peut se faire une idée assez juste de l'état de nos églises il y a un siècle.

C'étaient des édifices sobrement colorés : toits rouges, clochers de ton ardoise, vantaux en rouge profond et croix dorées ; à l'intérieur, c'était souvent un mélange fort agréable de blanc laiteux et de blanc bleuté, sur lesquels se détachait la sculpture sur bois dorée à la feuille ; le noyer et le frêne des meubles étaient laissés au naturel. Nombreux sont les devis

et les contrats qui nous renseignent sur l'aspect de nos églises d'autrefois ; en les suivant à la lettre, on peut être certain de ne pas se tromper.

LES SIX PRESBYTÈRES
DE LOTBINIÈRE

Tant de constructions nouvelles en deux siècles ! Le fait, à première vue, paraît étonnant. Quand on se rappelle que le site de l'église a changé trois fois, et qu'il a fallu par conséquent abandonner des édifices à peine terminés ; quand on réfléchit que l'un de ces presbytères n'était qu'un prétexte pour la fondation d'un couvent et que le goût de la modernisation s'est vite répandu chez nous, on s'explique que les fabriciens de Lotbinière aient dépensé tant de numéraire pour loger leurs pasteurs.

On se rappelle l'ordonnance de l'intendant en date du 24 décembre 1715 : « ... défense aux habitants de Lotbinière d'attacher leurs chevaux autour de la maison de Ignace Lemay, marguillier en charge de ladite paroisse, tant qu'elle servira d'église et de presbytère. » Le Frère Valentin habite donc chez son marguillier en charge ; l'histoire ne dit pas si les avantages l'emportaient sur les inconvénients.

En 1728, on le sait à certains recoupements, on élève près de l'église du Domaine un presbytère en « pièces sur pièces » ; présumons qu'il n'est pas mieux façonné que la première église, puisqu'il tombe en ruine dès 1748. Inutile de le réparer d'ailleurs, car les prochains édifices paroissiaux s'érigeront au Sault-à-la-Biche.

C'est en l'année 1752 que Guillaume Godin et François Lafrance, entrepreneurs de la nouvelle église, s'engagent à bâtir, au Sault-à-la-Biche, un vaste édifice

en pierre, pourvu de coupe-feu, qui doit servir de logement au curé Petit et de salle aux habitants ; il aura cinquante pieds de longueur sur trente-deux de profondeur. Deux ans après, c'est à peine si les travaux sont commencés. Coup sur coup, l'abbé Petit s'adresse à M^{gr} de Pontbriand et à l'intendant Bigot pour remuer le petit monde des bâtisseurs ; Bigot lui donne raison ; et l'évêque de Québec fait défense d'enlever quoi que ce soit à l'ancienne église tant que le presbytère ne sera pas terminé. Enfin, l'affaire est en marche ; et en 1755, Montargis pose la couverture en bardeau.

Quinze ans plus tard, ce vaste édifice menace ruine : il faut tout recommencer. Trois syndics se mettent à l'œuvre, non sans une certaine solennité : « François Bélanger, syndic en chef de la paroisse de St Louis, et de l'avis de Charles Baudet du Cap et d'Étienne Hubert, nos coadjuteurs dans la susditte charge . . . » prépare le rôle de répartition du nouveau presbytère : « Par chaque quatre arpens, une demi toise de pierre, avec un voyage de pierre araser, de garni et de coins . . . » Les travaux commencent l'année suivante ; et tant qu'ils durent, le curé se loge comme il peut dans un édifice provisoire. Cet ouvrage dure à peine plus longtemps que les autres. En 1812, l'abbé Jean se loge à ses frais au Sault-à-la-Biche.

La construction de la troisième église en 1818 entraîne, on l'a vu par la demande de soumissions, l'érection d'un nouveau presbytère. Il a trente-huit pieds sur trente-deux, et ses murailles s'élèvent à quinze pieds au-dessus du sol. C'est Jean-Baptiste Hébert, entrepreneur de l'église, qui se charge également du presbytère. En 1860, il subit des réparations considérables. Mais déjà l'abbé Faucher songe à un

projet qui lui tient à cœur : à l'ouest du presbytère, il existe un terrain qui se prêterait à l'érection d'un couvent ; il n'hésite pas : dès l'année 1861, il commence, en grande partie de ses deniers, la bâtisse d'une vaste maison en brique, à deux étages ; ses dimensions — cinquante pieds sur trente-huit — font prévoir la destination de l'immeuble ; peu d'années après, les religieuses du Bon-Pasteur s'y établissent avec leurs élèves.

Vers 1870, nouveau branle-bas : l'abbé Léon Roy veut moderniser la maison presbytérale sur le plan même du vieux presbytère de Deschambault. Dans ses *Annales*, l'abbé Paradis raille son prédécesseur d'avoir pris comme modèle cette habitation désuète. Et pourtant, au point de vue du plan, de la distribution des pièces et de leur utilisation d'abord comme presbytère, puis comme salle des habitants et comme entrepôt du produit de la dîme, Deschambault était un modèle. Il l'est encore au point de vue architectural ; et je connais peu d'édifices domestiques qui soient proportionnés avec autant de vigueur et qui accusent au premier coup d'œil une si grande clarté dans le plan. Construit vers 1732 par l'abbé Ménage, l'un des Canadiens les plus singuliers de son temps, le presbytère de Deschambault manquait évidemment de confort à l'époque où l'abbé Roy l'a imité ; mais il ne manquait point de pittoresque. Le presbytère actuel date de l'année 1926. Je ne vois pas ce que je pourrais en écrire.

BUFFET D'ORGUE ET TUYAUX C'est à cause de la hauteur de son buffet que l'orgue destiné à la Cathédrale anglicane est aujourd'hui à Lotbinière. Il a été construit en 1802

par l'illustre facteur londonnien Elliott. Alors que son jumeau, l'orgue de Notre-Dame de Québec, carillonnait depuis 1804, longtemps celui dont je parle s'est tu dans un hangar de la rue des Jardins. C'est l'abbé Faucher qui l'a découvert — peut-être avec l'aide de l'abbé Proulx, curé de Québec ; il en a fait l'acquisition en 1846 ; et chaque année jusqu'en 1854, je relève dans les comptes le même refrain : « Pour aider à payer l'orgue . . . » Les dépenses se chiffrent à environ cinquante dollars ; mais cette somme n'est pas toute applicable à l'achat de l'instrument. Il y a la pose du buffet, le renouvellement des sommiers et l'installation des jeux — et c'est Louis Mitchell, alors à l'emploi de la maison Sam. R. Warren, qui assume l'exécution de cette entreprise technique ; il y a aussi les réparations que doivent subir les sommiers et les jeux de bois, après le sinistre du 15 décembre 1850.

L'instrument d'Elliott comprenait une quinzaine de jeux, répartis sur deux claviers manuels et sur un pédalier de vingt-sept touches. On en connaît huit jeux, et voici pourquoi : en l'année 1879, Louis Mitchell s'engage à reconstruire l'instrument en doublant le nombre des jeux et en les répartissant sur trois claviers manuels ; dans son projet, conservé aux archives paroissiales, le facteur indique par un signe conventionnel les jeux d'Elliott qu'il entend conserver ; les voici :

Bourdon	16 pieds.	Bois
Fugara	8 »	Métal
Flûte bouchée	4 »	Bois
Prestant	4 »	Métal
Doublette	2 »	»
Bourdon	16 »	Bois
Cor principal	8 »	Bois et métal
Violon	4 »	Métal

Il existe des différences notables entre le projet de Louis Mitchell, qui porte la date du 18 août 1879, et l'instrument qu'il a mis en place l'année suivante ; j'en ai relevé le devis en septembre 1934 et j'y ai compté trente jeux, alors que le projet du facteur n'en comportait que vingt-huit. C'est Romain-Octave Pelletier, notaire et organiste, qui a fait l'essai de l'instrument à l'atelier de Mitchell, le 27 février 1880. Le chroniqueur de *la Minerve* entonne les louanges du facteur : « Cet instrument est destiné à l'église de Lotbinière. Outre la beauté du son, il possède une très grande force. Les jeux sont excellents . . . Nos félicitations à M. Mitchell. » Dans l'articulet, pas un mot des jeux d'Elliott.

L'orgue Elliott-Mitchell, l'un des mieux équilibrés de l'époque, a été refait et électrifié il y a trois ans. Le malheur des temps n'a pas voulu que l'on conservât tous les jeux d'Elliott (1802), ni tous les jeux que Mitchell avait ajoutés en 1879 à l'instrument londonnien. Par exemple, toutes les *mixtures* sont restées sur le carreau — c'est-à-dire les jeux composés qui donnent à l'orgue les harmoniques qui lui manquent naturellement, qui communiquent précisément à l'orgue sa couleur propre. Le nouvel instrument comporte un *Récit* de sept jeux, un *Grand Orgue* de six et une *Pédale* de cinq jeux. Le vaisseau de l'église résonne si allègrement qu'une telle réduction dans la puissance de l'instrument n'est pas trop perceptible.

À l'intérieur de la console, un seul nom en lettres gothiques : *Casavant*. Pas un mot d'Elliott, ni de Mitchell . . .

LOTBINIÈRE

II

SON TRÉSOR

TABLEAUX D'ÉGLISE ET PORTRAIT Les trois plus anciens tableaux de l'église, peints à l'époque 1730, portent les armoiries de l'archidiacre, seigneur de Lotbinière ; il en a fait don à sa paroisse à la suite de circonstances qui nous échappent. Ces toiles sont extrêmement sombres. Enfumées depuis deux siècles, exécutées avec des matériaux médiocres — comme la plupart de nos peintures d'autrefois —, elles ont mal résisté au temps et aux restaurateurs. Voilà pourquoi elles font tache sur le mur pâle du retable. Tout de même il n'est pas impossible de deviner les sujets qu'elles représentent.

Au centre, c'est *Saint Louis tenant la couronne d'épines*, c'est-à-dire le patron de la paroisse porteur de ses attributs traditionnels. Ici le patron se renforce du seigneur ; car c'est bien l'archidiacre de Lotbinière qui prête ses traits à saint Louis, qui apparaît en cos-

tume de roi de France, couronne sur la tête et couronne d'épines dans la main droite. Rappelons que ce tableau a été rétréci de tous côtés en 1877 par l'« ignare architecte » dont parle l'abbé Paradis dans ses *Annales*.

À gauche, la composition nous montre *Saint Eustache*, patron des chasseurs et, en même temps, l'un des patrons du donateur. L'artiste n'a pas voulu traiter le martyr d'Eustache, ce préfet militaire qui, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux faux dieux, fut enfermé avec ses compagnons dans un taureau de bronze rougi au feu — ce qui eût enfanté une composition plutôt bizarre. Il l'a représenté avec ses attributs habituels : il est en pleine forêt, accompagné du daim qui lui apporte sa nourriture quotidienne ; le paysage manque évidemment de soleil et toutes les choses s'estompent dans un fondu de vert sombre quasi opaque.

Le troisième tableau est une copie de la *Madone au lapin* d'Antonio Allegri — dit *le Corrège*, à cause du lieu de sa naissance. L'original est au Musée de Naples. Il existe des différences notables de dessin, de coloris et de touche entre l'original de Naples et la copie de Lotbinière ; et sans doute les injures du temps ont-elles accentué ces différences.

Ces trois tableaux sont de la même main¹. Ils ont dû être exécutés à quelques mois d'intervalle. Le *Saint Louis* est plus vivant que le *Saint Eustache* et la *Madone au lapin* ; il faut réfléchir que c'est une œuvre peinte *ad vivum* ; le modèle a soutenu quelque peu la verve de l'artiste. Sauf cette qualité, c'est la même lourdeur de touche, c'est la même tonalité terreuse, c'est le même vide de la composition ; et

1. Leurs cadres en bois sculpté et doré sont l'œuvre de François Baillairgé ; ils datent de l'année 1797.

c'est néanmoins la même vivacité dans les visages, trait qui rachète quelque peu les ombres. Des tableaux de ce genre, il en existe quelques-uns dans l'École canadienne à l'époque 1730. Telle la *Sainte Anne* couronnée de Varennes ; tel l'*Ex-voto de Notre-Dame de Liesse* à l'église de la Rivière-Ouelle ; telles enfin deux toiles médiocrement conservées de l'église de Deschambault, dont l'une représente la *Vision de saint Antoine de Padoue*. Or nous connaissons l'auteur de ces tableaux édifiants : c'est le Frère François, religieux récollet au couvent de Montréal ; il a peint nombre de tableaux pour la chapelle des Récollets de Québec ; il a également travaillé pour les églises de Berthier-en-Bas et de Saint-François-du-Lac.

En l'année 1795, la fabrique commande à François Baillairgé un *Saint Michel terrassant le dragon* « Fait à ma volonté », écrit l'artiste dans son *Journal* à la date du 11 mars ; c'est le fils de l'orfèvre Michel Forton qui pose pour le personnage de saint Michel. En dépit des vingt-deux jours que l'artiste a mis pour achever ce tableau, il a été écarté de l'église parce que, paraît-il, il « faisait peur aux enfants et aux femmes ».

C'est probablement vers l'année 1824 que Lotbinière fait l'acquisition, d'un artiste bohème du nom de Jean-Baptiste Roy-Audy, d'une grande toile au coloris assez agréable, mais d'un dessin extrêmement dur ; il s'agit d'un *Baptême du Christ*, copie d'après Pierre Mignard ; elle se trouve dans le croisillon sud du transept.

Les autres tableaux de dévotion valent à peine qu'on en parle. Trois d'entre eux sont l'œuvre d'un peintre romain aujourd'hui bien oublié, Pixereilli ; à eux trois, ils ont coûté, en 1872, la somme de cent

quatre-vingts dollars ; ils n'en valaient pas davantage. Enfin les derniers tableaux de Lotbinière sont des copies. N'insistons pas.

Le magnifique, l'architectural portrait de l'*abbé Édouard Faucher*, que Théophile Hamel a peint en 1855, fait oublier tous les tableaux de l'église. On sait que le personnage n'était pas de ces gringalets qui se contentent de grandir et ne savent point s'élargir à propos ; chez lui, hauteur et largeur s'équilibraient harmonieusement et donnaient l'impression d'une puissance de la nature, d'une force irrésistible et tranquille ; force irrésistible, mais clairvoyante ; force tranquille, mais de bonne humeur et volontiers narquoise ; car dans cette tête ronde, où le double menton répond à la courbe du crâne à-demi dénudé, il y a la malice plaisante du regard et l'ourlet sarcastique de la lèvre inférieure ; il y a aussi la main gauche, grasse à souhait, massive et pourtant déliée, puissante, habile aux gestes oratoires et aux caresses à peine appuyées sur les têtes d'enfants. Car ces géants débonnaires évoquent bien des traits de l'enfance grassouillette et rieuse ; et souvent les géants obèses s'entendent à merveille avec les tout petits, à cause des ressemblances morales et physiques qui les rapprochent dans une sorte de camaraderie franche et mystérieuse.

Voilà ce que le peintre a su voir et représenter sur sa toile, et avec les moyens les plus simples et la plus stricte économie. La monumentalité du personnage y est tempérée par une fine bonhomie, par un maintien majestueux qui n'exclut pas la fermeté ni la souplesse, par une attention constante de l'esprit qui domine la matière et l'ennoblit. Et pour exprimer tant de nuances diverses, l'artiste éclaircit sa palette ; il en écarte les

tons sombres et ne conserve en somme que les tons d'or et d'argent — les couleurs de l'étole et du surplis, qui débordent sur l'ensemble et composent une tonalité rare.

C'est le chef-d'œuvre de Théophile Hamel, de ce peintre humble et consciencieux qui a su pénétrer l'âme de ses modèles — j'allais écrire : ses collaborateurs — et rendre leurs traits à la lueur de leur esprit. Rarement a-t-il atteint à une telle majesté dans la composition, à une telle subtilité dans la couleur, à une telle finesse dans l'expression de l'âme. Chef-d'œuvre de psychologie et de technique.

SCULPTURES Revenons un moment sur l'ancien
D'AUTREFOIS tabernacle en bois sculpté de la première église, celle du Domaine.

En raison de son plan, de certains caractères de sa sculpture et de la silhouette de quelques-uns de ses éléments, il convient de lui assigner la date approximative de 1730. En l'absence des livres de comptes de la Fabrique, il n'est pas facile d'en déterminer le ou les auteurs. Procédons donc par élimination, puis par comparaison.

Il s'agit d'abord, et sans aucun doute possible, d'une œuvre de l'École québécoise. La date approximative de 1730 élimine Jacques Leblond dit Latour et Denys Mallet, tous deux morts depuis quelques années ; elle écarte également, cette fois à cause de leur jeunesse, François-Noël Levasseur et son tout jeune frère Jean-Baptiste-Antoine ; elle élimine enfin les Baillairgé, dont le chef, Jean, n'est arrivé à Québec qu'en 1741. La qualité de la sculpture de ce meuble

somptueux met hors concours les sculpteurs sur bois de second ordre, tels Jean Valin et Charles Vézina.

Restent les deux maîtres québécois de la sculpture sur bois : Noël Levasseur et son cousin germain, Pierre-Noël Levasseur. L'ancien tabernacle de Lotbinière est digne de ces artistes excellents. On connaît quelques-unes de leurs plus belles œuvres. De Noël Levasseur, les tabernacles de Beaumont (1718), de l'Islet (1728), de Saint-Gérard (vers 1730), de la chapelle des Ursulines de Québec (vers 1735) ; on connaît aussi quelques statues de Pierre-Noël Levasseur, tels le *Saint Pierre* et le *Saint Paul* de l'église de Charlesbourg (1742), le *Père éternel* et l'*Angelet volant* de l'ancienne église de Saint-Vallier (Bellechasse), le *Saint Joseph* et la *Madone* (1751) de la chapelle de la rue Dauphine, à Québec. Tels sont les prototypes de l'ancien tabernacle de Lotbinière. Noël Levasseur en trace le plan et en exécute la plus grande part de la sculpture ornementale ; Pierre-Noël, plus habile que son cousin dans la figure humaine, sculpte le *Bon Pasteur* de la monstrance et, probablement, les statuettes qui meublaient autrefois les niches. La collaboration des deux cousins expliquerait l'expression « les Vasseurs » que l'on trouve dans les comptes paroissiaux bien avant la formation de la société artisanale des deux fils de Noël Levasseur, François-Noël et Jean-Baptiste-Antoine.

L'ensemble est majestueux. Son ordonnance rappelle le gracieux tabernacle que Jacques Leblond dit Latour a façonné vers 1695 pour le sanctuaire de l'Ange-Gardien. Mais ici la grâce laisse la première place à la majesté. L'architecture de ce monument est nettement accusée ; chacun de ses éléments est proportionné avec vigueur ; et il y a dans les détails une carrure qui

en accentue le dessin. En revanche, la sculpture décorative est menue ; parfois elle s'apparente à la gravure au burin ; ou encore elle est comme un semis d'écriture à la surface des moulures et des gorges.

Tout autre est le *Bon Pasteur*. Il a les qualités de force et d'énergie du *Saint Paul* de Charlesbourg, de la *Madone* de la chapelle de la rue Dauphine et du *Père éternel* de Saint-Vallier ; il est dessiné avec largeur, sculpté d'une main extrêmement habile, modelé avec un sens aigu des vides et des pleins. Plus tard, les Baillairgé reprendront le même thème sur la monstrance de leurs tabernacles ; ils le traiteront avec la même verve et la même virtuosité, mais dans un esprit un peu différent.

Depuis l'année 1877, l'ancien tabernacle de Lotbinière se trouve dans la chapelle du Bon-Pasteur de Québec ; le tombeau sur lequel il est posé provient de l'église du Château-Richer et est l'œuvre de Pierre-Florent Baillairgé ; il date des environs de 1796.

Un demi-siècle plus tard, le nom de Levasseur se retrouve à Lotbinière. Ce n'est plus Noël, mort en 1740 ; ni Pierre-Noël, qui s'est éteint en 1770 en transmettant son art à son fils Stanislas. C'est François-Noël Levasseur, le dernier survivant de la dynastie. À la fin de sa carrière, il délaisse la sculpture ornementale au profit des Baillairgé et ne se livre guère qu'à la statuaire. C'est l'époque où il sculpte ses *Madones* les plus tendres et ses *Anges* les plus dévotieux. Ceux de Saint-François (île d'Orléans) semblent esquisser un pas de danse ; ceux de Sainte-Marie (Beauce) sont espiègles à souhait et sourient de toutes leurs fossettes ; ceux de Saint-Charles (Bellechasse) sourient finement dans la ferveur et la gravité de leur maintien. Les

Anges adorateurs de Lotbinière, aujourd'hui dispersés au hasard des ventes, sont différents des autres : ils ont une expression inquiète ; l'un, tête levée, semble poser une question embarrassante ; l'autre courbe la tête et paraît réfléchir sur une énigme.

PIÈCES D'ARGENTERIE Avant le sinistre du 15 décembre 1850, le trésor de Lotbinière était riche en vases d'église. Le lingot de métal fondu qui a été livré à l'orfèvre François Sasseville valait près de quarante louis. Il s'y trouvait peut-être des morceaux ciselés par Paul Lambert, des pièces d'orfèvres parisiens de l'époque 1730, ou des ouvrages de Jacques Pagé ; nous n'en savons rien. Mais il s'y trouvait sûrement une œuvre du grand François Ranvoyzé, une *croix de procession* qui a été fortement abîmée pendant l'incendie et que François Sasseville a restaurée en 1854 avec sa maîtrise habituelle.

La pièce la plus ancienne du trésor de Lotbinière est une *tasse à goûter* en argent massif, que l'orfèvre québécois François Lefebvre a façonnée vers 1730 ; elle porte deux chiffres : sur l'anse, les lettres A. D. L. ; sur le côté, les lettres I. B. F. ; ce dernier chiffre est celui du grand-père de l'abbé Édouard Faucher (Jean-Baptiste Faucher). De *tasse à goûter* qu'elle a été pendant de longues années, elle a été promue à la haute dignité de *tasse à quêter* ; aujourd'hui, elle sert de piscine sur la prédelle du tabernacle. Comme toutes les tasses à goûter de l'École canadienne — vases donnés aux enfants à leur naissance —, elle est profilée avec beaucoup de gentillesse et d'esprit, et exécutée avec une technique sans défaillance.

Tous les autres ouvrages d'argenterie du trésor de Lotbinière appartiennent au siècle dernier. La *lampe de sanctuaire*, vasque de grandes dimensions, est ornée de godrons et de feuilles d'acanthé ; son galbe est étudié avec une grande entente de l'effet ; et ses ornements sont ciselés avec une maîtrise incomparable. Elle n'a pas la richesse de la lampe de Repentigny (1788), ni le galbe volontaire de la lampe du Cap-Santé (1794) ; mais elle se présente simplement dans la plénitude de ses formes. Bien qu'elle ne porte pas de poinçon d'orfèvre, elle possède tous les caractères des ouvrages de Laurent Amyot ; on peut lui assigner la date de 1820.

Il y aurait beaucoup à écrire du *ciboire* à fausse-coupe godronnée, qui est reproduit à la planche 23 ; c'est encore un ouvrage de Laurent Amyot, mais un ouvrage qui rappelle plus que les autres le style Louis XVI que cet orfèvre a rapporté de Paris en 1787. Je le daterais volontiers des premières années du XIX^e siècle à cause de la forme de son nœud, du caractère de son décor et de la rigueur de sa ciselure. Le maître québécois se montre ici dessinateur de première force et excellent praticien.

Le *crucifix sur pied* (planche 22) est du même orfèvre. Il n'a pas la densité du crucifix que Laurent Amyot a martelé pour l'église de Saint-Charles (Bellechasse) ; cela me porte à croire que cette pièce, tout comme la croix de procession, a subi des déformations au cours de l'incendie de 1850 et a été remodelée par Sasseville ; et l'hypothèse devient quasi certitude quand on examine les ornements du pied et du nœud : on y reconnaît les gabarits du successeur d'Amyot.

L'*encensoir* et la *navette* en argent massif sont parmi les plus beaux morceaux de François Sasseville ;

il les a façonnés et ciselés en 1851, à la demande de l'abbé Faucher (planche 25). Bien qu'ils appartiennent au style Louis XVI qu'Amyot a rapporté de Paris en 1787, ces vases sont des œuvres personnelles de Sasseville : leur silhouette martiale, leur dessin volontaire, leurs ornements — godrons, rais de cœur, gloires —, tout dans ces morceaux accuse l'intelligence de leur auteur, sa fine sensibilité, sa technique irréprochable.

La même année — 1851 —, François Sasseville appose son poinçon sur le pied d'un grand calice en argent, haut de douze pouces et demi. Avec celui du Cap-Santé que Sasseville a fait en 1844, c'est le plus grand calice de l'École canadienne et l'un des plus ornés. Sauf le nœud en forme d'urne, qui est d'une silhouette un peu molle, tout dans ce calice est à la hauteur de celui du Cap-Santé : la coupe, fermement évasée, vraiment royale dans ses proportions ; la fausse-coupe ajourée, chargée de trois médaillons : *Saint Pierre*, *Ecce Homo* et la *Vierge de douleur* ; les deux faux-nœuds, moulurés et ciselés dans la tradition la meilleure ; enfin le pied en forme de coupole, richement orné de feuilles de vigne et de médaillons : le *Baptême du Christ*, le *Christ en croix* et la *Mise au tombeau*. Contrairement à ce que l'on croit, les six médaillons de ce calice ne sont pas ciselés dans la masse ; ils sont coulés en argent au moyen de modèles en laiton — quelques-uns existent encore dans la collection de M. Louis Carrier ; les moulages ainsi obtenus sont ensuite soudés à leurs places respectives, et retouchés au ciselet et au poinçon. Ainsi s'expliquent la netteté de dessin de ces médaillons-miniatures et la fermeté de leur exécution. On peut se demander d'où proviennent ces modèles. Sont-ils de la composition même de l'orfèvre ?

Ou bien celui-ci les a-t-il moulés sur quelque ouvrage français de l'époque 1830? À l'égard du *Christ en croix*, François Sasseville en a probablement emprunté l'ordonnance et les détails à une œuvre parisienne; à l'égard de l'*Ecce Homo*, j'en retrouve l'ordonnance sur des calices français. Les autres sujets paraissent être de l'invention de Sasseville; notamment le *Baptême du Christ* et la *Mise au tombeau*.

La dernière pièce d'orfèvrerie sur laquelle je voudrais attirer l'attention est un petit *calice* en argent très épais; c'est l'un des derniers ouvrages de l'orfèvre québécois Pierre Lespérance; il l'a façonné en 1880, deux ans avant sa mort. On dirait un ouvrage d'esprit tout à fait moderne. Il ne comporte de décor que sur le pied: des bandeaux en creux s'étalent en éventail sous le faux-nœud. Le reste est d'une simplicité un peu hautaine: la grande coupe fortement évasée, les deux faux-nœuds ornés de tores et de moulures, le nœud de forme ovoïde et nue. La mouluration en est étudiée avec beaucoup d'art; et de l'ensemble se dégage une impression de jeunesse et de fraîcheur. C'est l'un des beaux ouvrages de Lespérance.

EN GUISE DE CONCLUSION

Je n'ai pas la nostalgie des ruines et je ne les recherche pas spécialement. Mais quand j'en rencontre, majestueuses ou sordides, abandonnées depuis longtemps ou remises en état par un propriétaire avisé, je me dis aussitôt que là il y a eu autrefois un drame. Drame subit et foudroyant, comme les nombreux incendies qui ont atteint notre patrimoine architectural et souvent l'ont réduit à de misérables épaves; drame

à évolution lente, à peine perceptible aux contemporains ; drame qui vient souvent de la volonté tenace de l'homme et qui s'évanouit peu à peu avec lui, à mesure que sa mémoire oublieuse se confond avec la terre ; drame de l'homme aux prises avec les éléments, cherchant à dominer la matière et, quand celle-ci réussit à l'emporter, retournant son œuvre sans se lasser, la retouchant jusqu'à la rendre méconnaissable ; drame du temps, de cet ennemi inexorable de l'homme et de ses ouvrages — le temps, espoir et tombeau du monde.

À Lotbinière, le drame s'est joué en trois actes. Et de chacun de ces épisodes il reste des témoignages, qui sont des ruines. Heureusement il en reste d'autres, qui sont des habitations en pierre, des remises et des granges de style honnête, et qui montrent la souplesse de l'homme à s'adapter aux conditions nouvelles de son existence. Trois sites d'église ; trois villages différents. Du premier de ces villages, il reste vraiment peu de chose, sinon un moulin de pierre imposant, un bourrelet de terrain comblé de cailloux, et quelques habitations. Mais du deuxième village, que de jolies choses assemblées autour de la Vieille-Église ! Car à côté des ruines — et elles passent presque inaperçues —, il y a des habitations magnifiques ; et de leurs pierres colorées se lèvent des souvenirs attendrissants. Quant au village qui a pris naissance en 1818, il possède lui aussi, à part les édifices paroissiaux et conventuels, ses belles habitations en pierre ou en bois, sa délicieuse chapelle de procession et ses grands arbres. Trois villages successifs, avec des monuments pleins de charme, des échappées sur un panorama d'eau grise, de terre bleutée et de molles collines, des sentiers qui étaient autrefois des routes de terre, et des chemins qui ont longtemps été

des sentes . . . Quelle aubaine pour un étudiant en urbanisme en quête d'un sujet de thèse !

Si Lotbinière est ce qu'on appelle un beau sujet aux yeux de l'urbaniste, c'est un non moins beau sujet aux yeux de l'historien de l'art. Sujet tout neuf, puisque les érudits et les *connoisseurs* l'ont unanimement négligé. Et pourtant c'est un sujet de première importance, puisqu'il s'agit d'un ensemble ornemental qui a été conçu et en grande partie exécuté par l'architecte-sculpteur le plus éminent de l'École canadienne, Maître Thomas Baillairgé ; bien plus, c'est un sujet passionnant, puisqu'on y voit l'architecture de notre plus belle époque voisiner avec l'architecture grandiloquente de la vaine époque 1880 et l'écraser de la perfection de ses lignes et de la simplicité de chacun de ses éléments.

Avec les églises de Saint-Marc (Verchères), de Saint-Léon (Maskinongé) et de l'Islet — pour n'en nommer que trois —, l'église de Lotbinière est donc un édifice-symbole. Construite à la plus belle époque de notre architecture religieuse par un groupe d'artisans observateurs et consciencieux, elle a été abîmée soixante-dix ans plus tard par l'un de ces hommes inconscients qui ont renié la véritable tradition faute de sensibilité, et qui ont employé le peu de talent qu'ils possédaient à dénaturer de belles choses. Saint-Marc, Saint-Léon, l'Islet et Lotbinière : églises-victimes. Et combien d'autres pourrais-je citer ici — églises anciennes et modernes qu'on a transformées avec un sans-gêne inconcevable ! Sans compter les églises d'autrefois qu'on a littéralement défigurées, et celles qu'on se propose déjà d'abîmer définitivement sous prétexte de les moderniser ! Car l'histoire se répète ; et après Saint-Marc, Saint-Léon, l'Islet et Lotbinière, ce sera le tour de

Saint-Pierre (île d'Orléans), de la Sainte-Famille, de Lacadie, de l'île-Perrot, de Saint-Jean-Port-Joli — pourquoi pas du Cap-de-la-Madeleine ? Tant il est vrai que nous sommes descendus au plus creux de la décadence et que nous n'avons jamais eu tant de mépris pour les œuvres de nos ancêtres !

Qu'on entre à Lotbinière à l'heure où le soleil décline à l'occident ; il déverse alors sa lumière ambrée sur le fond du sanctuaire et sur les meubles complémentaires de la nef, la chaire et le banc d'œuvre. Qu'on examine attentivement cet ensemble décoratif, qui est en somme le résultat de trois campagnes différentes. Ce n'est pas le plus complet de l'École canadienne ; ni le plus riche ; ni le mieux pourvu en statues et en bas-reliefs. Saint-Joachim est plus somptueux ; Saint-Mathias de Rouville, plus pittoresque ; Lacadie, plus aimable peut-être ; Neuville, plus concentré et plus intime à la fois ; l'Ange-Gardien, plus fleuri ; Beaumont, plus accueillant . . .

Et pourtant Lotbinière s'impose par la noble ordonnance de son retable, la majesté de ses proportions, la profonde unité de son style, la perfection de sa statuaire et de sa sculpture ornementale. Dans l'ensemble, la réussite est parfaite ; dans le détail, chaque élément, subordonné à la composition, apparaît comme l'expression même de la convenance, de l'expression religieuse et de la sérénité.

Heureuse époque où un artisan pouvait concevoir librement une œuvre aussi grande et aussi dense, et l'exécuter avec toute la ferveur de son âme ardente et de ses mains adroites !

Québec, 26 novembre – 16 décembre 1952

CROQUIS BIOGRAPHIQUES DES ARTISANS CITÉS AU COURS DE CET OUVRAGE

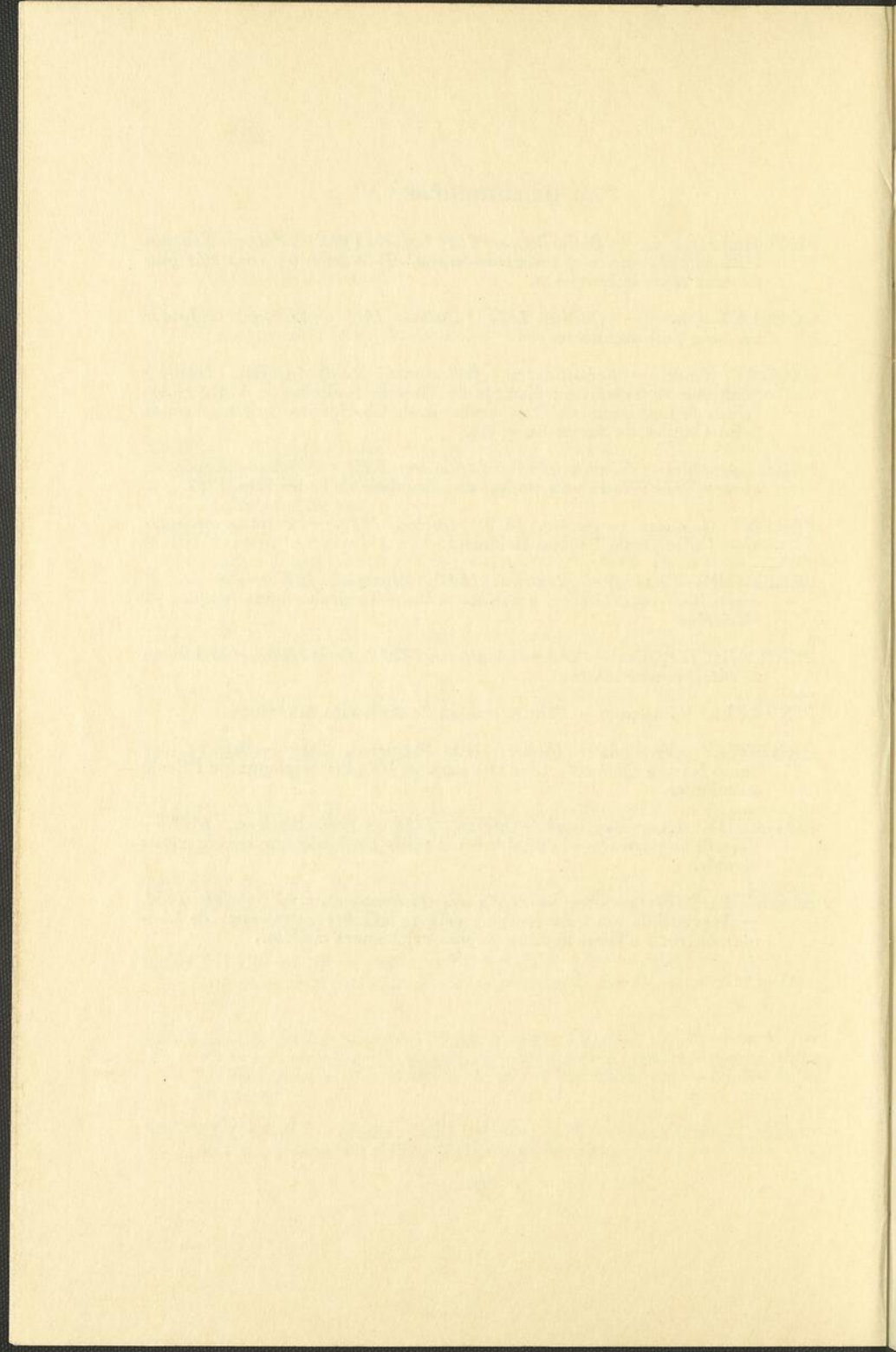
- AMYOT (Laurent) — *Québec, 1764 † Québec, 1839.* — Orfèvre à Québec, côte de la Montagne ; a fait son apprentissage à Paris de 1783 à 1787 ; avec François Baillairgé, a importé le style Louis XVI à Québec.
- BAILLAIRGÉ (François) — *Québec, 1759 † Québec, 1830.* — Architecte, sculpteur et peintre ; a étudié à l'Académie royale de Paris de 1778 à 1781. Son chef-d'œuvre est l'intérieur de l'église de Saint-Joachim (1816-1825).
- BAILLAIRGÉ (Thomas) — *Québec, 1791 † Québec, 1859.* — Fils de François ; architecte et sculpteur ; a participé à l'entreprise de son père à Saint-Joachim. L'architecte le plus éminent de l'École de Québec.
- CHOREST (Joseph) — *Saint-Antoine-de-Tilly, 1727 † Avant 1775.* — Maître-charpentier et menuisier ; a construit le clocher de l'église du Sault-à-la-Biche.
- CONEFROY (Abbé Pierre) — *Québec, 1752 † Boucherville, 1816.* — Ordonné prêtre en 1776 ; curé de Boucherville de 1791 à 1816. Architecte des églises de Boucherville, de Longueuil, de Saint-Marc (Verchères), etc.
- DEGUISE dit FLAMENT (Joseph) — *Québec, vers 1780 † Après 1830.* — Maître-tailleur de pierre et maçon ; tailleur de pierre à Lotbinière en 1818.
- DEMERS (Abbé Jérôme) — *Saint-Nicolas (Lévis), 1774 † Québec, 1853.* — Ordonné prêtre en 1798 ; tour à tour supérieur et procureur du Séminaire ; professeur d'architecture. Auteur des plans du Séminaire de Nicolet (1827) et de l'ancienne chapelle Sainte-Anne, à Sainte-Marie-de-la-Beauce (1828).
- ELLIOTT — Facteur d'orgues à Londres (Angleterre). En 1802, a construit deux orgues pour Notre-Dame de Québec et la Cathédrale anglicane de la même ville.

LES ÉGLISES ET LE TRÉSOR

- FRANÇOIS (Frère) — *En Flandre, vers 1685 † Après 1755.* — Récollet au couvent de Montréal ; ordonné prêtre en 1713 ; peintre de tableaux d'église et de portraits.
- GODIN (Guillaume) — *Newville, 1705 † Après 1760.* — Maître-maçon ; il a construit l'église du Sault-à-la-Biche.
- HAMEL (Théophile) — *Sainte-Foy, 1817 † Québec, 1870.* — Peintre ; a étudié la peinture à Rome et à Bruxelles de 1843 à 1846. Portraitiste excellent.
- HÉBERT (Jean-Baptiste) — *Saint-Grégoire (Nicolet), 1779 † Saint-Pascal (Kam.), 1863.* — Maître-maçon et tailleur de pierre ; a construit l'église de Lotbinière (1818) et le Séminaire de Nicolet (1827), d'après les plans de Jérôme Demers.
- JOBIN (Louis) — *Saint-Raymond (Portneuf), 1845 † Sainte-Anne-de-Beaupré, 1928.* — Sculpteur sur bois ; auteur d'un grand nombre de statues monumentales (comme le *Saint Louis* de la façade de Lotbinière) et de calvaires à un ou trois personnages.
- LAFRANCE (François) — *Sainte-Croix (Lotb.), vers 1710 † Après 1755.* — Maître-maçon ; a construit l'église du Sault-à-la-Biche.
- LARUE (Thomas) — *Newville, vers 1780 † Vers 1860.* — Tailleur de pierre ; a travaillé à Lotbinière en 1818.
- LEFEBVRE (François) — *Québec, 1705 † Après 1742.* — Apprenti de François Chambellan ; orfèvre à Québec.
- LESPÉRANCE (Pierre) — *Québec, 1819 † Québec, 1882.* — Apprenti de Laurent Amyot en 1836 ; orfèvre à Québec, côte du Palais ; successeur de Sasseville en 1864.
- LEVASSEUR (François-Noël) — *Québec, 1703 † Québec, 1794.* — Apprenti de son père, Noël ; sculpteur sur bois et statuaire ; auteur d'un grand nombre de tabernacles et de statues.
- LEVASSEUR (Noël) — *Québec, 1680 † Québec, 1740.* — Sculpteur sur bois ; auteur de quelques tabernacles et du retable des Ursulines de Québec, 1737.
- LEVASSEUR (Pierre-Noël) — *Québec, 1690 † Québec, 1770.* — Sculpteur sur bois et statuaire d'une maîtrise incomparable ; statues remarquables à Charlesbourg, à la chapelle de la rue Dauphine et au Musée de la Province.
- MAILLOU (Jean) — *Québec, 1668 † Québec, 1753.* — Architecte et maître-maçon ; auteur d'un plan d'église campagnarde.

DE LOTBINIÈRE

- MITCHELL (Louis) — *Blainville, vers 1828 † Après 1900.* — Facteur d'orgues à Montréal; ancien apprenti de Samuel-R. Warren; a construit plus de deux cents instruments.
- OUELLET (David) — *Québec, 1844 † Québec, 1915.* — D'abord sculpteur sur bois, puis architecte.
- PAQUET (André) — *Saint-Charles (Bellechasse), 1799 † Québec, 1860.* — Sculpteur ornemaniste; disciple de Thomas Baillairgé. A décoré les églises de Lotbinière, de Deschambault, de Charlesbourg, de sa paroisse Saint-Charles, de Sainte-Luce, etc.
- PARÉ (Amable) — *Nicolet, 1796 † Lotbinière, 1871.* — Maître-charpentier et menuisier; auteur du clocher de la sacristie de Lotbinière, 1852.
- PARENT (Léandre) — *Québec, 1809 † Québec, 1889.* — Sculpteur-ornemaniste; disciple de Thomas Baillairgé.
- PELLETIER (Octave) — *Montréal, 1843 † Montréal, 1927.* — Notaire et organiste, compositeur; organiste à la cathédrale Saint-Jacques, à Montréal.
- PERRAULT (Zéphirin) — *Deschambault, vers 1825 † Après 1890.* — Architecte et entrepreneur maçon.
- PIXERELLI (Giuseppe) — Peintre romain du milieu du XIX^e siècle.
- RANVOYZÉ (François) — *Québec, 1739 † Québec, 1819.* — Orfèvre, rue Saint-Jean, à Québec. L'un des artistes les plus originaux de l'École canadienne.
- ROY-AUDY (Jean-Baptiste) — *Québec, 1778 † Trois-Rivières, 1848.* — Peintre de portraits et de tableaux d'église; a laissé une œuvre considérable.
- SASSEVILLE (François) — *Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1797 † Québec, 1864.* — Apprenti de son frère Joseph; orfèvre à Québec, successeur de Laurent Amyot; a laissé nombre de pièces richement ciselées.



LES SOURCES

Deux anciens curés de Lotbinière, les abbés Faucher et Paradis, ont fait l'impossible pour combler les vides que l'incendie du 15 décembre 1850 a faits dans les archives de la paroisse. Dès le mois de janvier 1851, le premier s'est empressé d'écrire une sorte de *Journal* sans prétention, dans lequel il a consigné les faits dont il n'existait que des témoignages oraux et les petits événements dont il a été témoin. Le second a recueilli et classé, avec beaucoup de conscience et de méthode, les pièces manuscrites qu'il a retrouvées à Lotbinière même ; il en a découvert un certain nombre dans les archives du Palais archiépiscopal de Québec et dans les papiers des paroisses voisines, Deschaillons, Deschambault et Sainte-Croix ; enfin il a su interroger les vieillards de son temps sur les épisodes peu connus de l'existence paroissiale, au cours du dernier siècle.

Ces archives, conservées à la maison presbytérale, forment trois gros volumes in-folio. Les deux premiers contiennent nombre de pièces originales, des copies d'actes notariés, des imprimés et des dessins, des projets et des lettres, des factures et des quittances. Le troisième volume est un livre de comptes ; il s'ouvre à la date de 1846, c'est-à-dire à la reddition de comptes de cette année-là qui n'a été faite qu'en 1851 — avec le retard

quasi habituel de cinq ans, ce qui a sauvé ces écritures du sinistre. Je dois à l'extrême obligeance de M. l'abbé Bonenfant d'avoir pu étudier à loisir ces précieuses archives et en transcrire les extraits les plus significatifs.

Dans ses *Annales* l'abbé Paradis fait état d'un nombre considérable de documents de toutes sortes, qui concernent l'établissement de Lotbinière au point de vue paroissial. Reconnaissons cependant qu'il en est peu qui se rapportent expressément à la construction même des édifices paroissiaux. Les écrits de ce genre — les *marchés*, comme on les appelait autrefois — se trouvent dans les minutiers de notaires, eux-mêmes conservés dans les archives judiciaires de Québec ; c'est là que j'ai eu la bonne fortune d'en découvrir quelques-uns ; ils sont en nombre restreint, il est vrai ; mais leur importance est décisive dans la chronique des églises de Lotbinière et dans la connaissance précise de leur ornementation.

Le greffe de Maître Jean-Claude Panet contient le marché de charpente de l'église du Sault-à-la-Biche ; le greffe de Maître A.-C. de Lachevrotière, notaire du village, a fourni tous les contrats — et ils dépassent la dizaine — relatifs à la construction de l'église de 1818, y compris le marché de la taille de la pierre ; le minutier de Maître A.-A. Parent, notaire à Québec, m'a permis de rectifier l'erreur qu'a commise l'annaliste de Lotbinière en attribuant à André Paquet la chaire et le banc d'œuvre de l'église, qui sont de Thomas Baillaigé.

Les autres sources d'information se trouvent dans les ouvrages de Joseph Bouchette, dans la correspondance des évêques de Québec (Cf. *Rapports de l'archiviste de la province de Québec*, passim), dans les *Édits et*

ordonnances des intendants, dans les journaux d'autrefois comme la *Gazette de Québec*, la *Minerve* et le *Journal de Québec*. Les pièces, au nombre de dix-sept, qui concernent la construction de la sacristie et la réfection de la façade en l'année 1851, se trouvent aux Archives de la Province.

Copies de toutes ces écritures se trouvent à l'*Inventaire des œuvres d'art* de la province de Québec ; les photographies ici reproduites proviennent du même service.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

LÉGENDES DES GRAVURES

1. Les deux églises de Lotbinière en 1751, d'après la *Carte générale des paroisses et missions* de la Nouvelle-France. Cf. PINARD. *Recueil de cartes et plans . . .* Paris, 1893.
 - Ancien clocher de Saint-Antoine de Tilly, d'après un cliché de Livernois, vers 1870. — Le clocher de l'église du Sault-à-la-Biche était bâti sur le même dessin.
2. *Façade* de l'église de 1818, d'après un cliché de Livernois, vers 1870.
 - *Ange adorateur* en bois sculpté. François-Noël LEVASSEUR, vers 1775. — Coll. Jean-Paul Lemieux.
3. *Clocher* de la sacristie, érigé en 1852 par Amable PARÉ.
 - *Ange adorateur* en bois sculpté. François-Noël LEVASSEUR, vers 1775. — Coll. Jean-Paul Lemieux.
4. *Clochers*, pignon et portique par David OUELLET, 1888.
5. *Abside* de l'église après restauration. Clocher par Amable PARÉ, 1852.
 - Portique en bois par David OUELLET, 1888.
6. *Intérieur de l'église* après restauration. *Retable, chaire et banc d'œuvre* par Thomas BAILLAIRGÉ, 1825 et 1832 ; sculpture décorative par André PAQUET.
 - *Attiqne du retable* par Thomas BAILLAIRGÉ, 1825.
7. *Retable du sanctuaire* sculpté de 1824 à 1826 par Thomas BAILLAIRGÉ. Tableaux par le Frère FRANÇOIS ; maître-autel par David OUELLET, 1877.
8. *Retable du sanctuaire : la Foi* par Thomas BAILLAIRGÉ, 1825.
 - Bas-relief de *Saint Jean-Baptiste* par Thomas BAILLAIRGÉ, 1825.
9. *Retable du sanctuaire : l'Espérance* par Thomas BAILLAIRGÉ, 1825.
 - Bas-relief de *Saint François-Xavier* par Thomas BAILLAIRGÉ, 1825.

LES ÉGLISES ET LE TRÉSOR

10. *Retable du sanctuaire* : *Angelet* de l'attique. Thomas BAILLAIRGÉ, 1825.
● *Angelet* de l'attique par Thomas BAILLAIRGÉ, 1825.
11. Ancien *tabernacle* de Lotbinière, maintenant à la chapelle du Bon-Pasteur de Québec. Œuvre de Noël et de Pierre-Noël LEVASSEUR, vers 1730.
12. Ancien *tabernacle* de Lotbinière : détail de la partie droite. Noël et Pierre-Noël LEVASSEUR, vers 1730.
13. Ancien *tabernacle* de Lotbinière : le *Bon Pasteur*, haut-relief en bois doré par Pierre-Noël LEVASSEUR, vers 1730.
● Ancien *tabernacle* de Lotbinière : détail de l'une des niches.
14. *Banc d'œuvre* en bois sculpté, peint et orné de dorure. Thomas BAILLAIRGÉ, 1832.
15. *Banc d'œuvre* de Thomas BAILLAIRGÉ : détail du retable.
16. *Chaire* en bois sculpté, peint et orné de dorure. Thomas BAILLAIRGÉ, 1832.
17. *Chaire* de Thomas BAILLAIRGÉ, 1832 : détail de la cuve et du retable.
● *Cave à légumes* en pierre des champs, construite en 1818.
18. *Retable du sanctuaire* par Thomas BAILLAIRGÉ, 1825 : porte conduisant à la sacristie.
● Portrait de *Thomas Baillairgé*, architecte et sculpteur, par Jean-Joseph GIROUARD, vers 1835.
19. Portrait de l'abbé *Édouard Faucher* (Saint-Michel de Bellechasse, 1802 † Québec, 1865), curé de Lotbinière de 1831 à 1865. Portrait à l'huile par Théophile HAMEL, 1855.
20. *Tasse à goûter* en argent massif, marquée au chiffre du grand-père de l'abbé Édouard Faucher. Œuvre de François LEFEBVRE, vers 1730.
21. *Lampe de sanctuaire* en argent massif, martelée et ciselée par Laurent AMYOT vers 1820.
22. *Crucifix sur pied* en argent massif, œuvre de Laurent AMYOT.
23. *Ciboire* en argent massif, avec fausse-coupe à l'emporte-pièce, par Laurent AMYOT, vers 1820 (poinçon de l'orfèvre).
24. *Croix de procession* en argent massif. Probablement une œuvre de François RANVOYZÉ, abîmée dans l'incendie de 1850 et refaite par François SASSEVILLE.
25. *Encensoir* et *navette* en argent massif, martelés et ciselés en 1851 par François SASSEVILLE (poinçon de l'orfèvre).

DE LOTBINIÈRE

26. *Calice* historié en argent massif. François SASSEVILLE, 1851.
27. Détail du *calice* de SASSEVILLE : *Madone* de la fausse-coupe.
 - Même calice : le *Baptême du Christ*, médaillon de la base.
28. Détail du *calice* de SASSEVILLE : *Saint Pierre*, médaillon de la fausse-coupe.
 - Même calice : la *Mise au tombeau*, médaillon de la base.
29. *Calice* en argent massif par Pierre LESPÉRANCE, 1880.
30. *Buffet d'orgue* par le facteur londonien ELLIOTT, 1802.
31. Le *Moulin du Domaine*, construit vers le milieu du XVIII^e siècle.
 - Lotbinière vu de Deschambault.
32. *Chapelle de procession* construite en 1834. Clocher par Amable PARÉ.
 - *Louis-Eustache Chartier de Lotbinière*, archidiacre du diocèse de Québec, portraituré en *Saint Louis*. Tableau du maître-autel par le Frère FRANÇOIS, récollet, vers 1730.

[Faint, illegible text covering the majority of the page]

D
A
L

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE..... 6

AVANT-PROPOS..... 7

LOTBINIÈRE : SES ÉGLISES

Chez Ignace Lemay..... 9

La première église..... 11

L'église du Sault-à-la-Biche..... 15

L'église de 1818 ou église actuelle..... 18

Le retable du sanctuaire..... 23

Chaire et banc d'œuvre..... 26

L'œuvre d'André Paquet..... 29

Épreuve et chef-d'œuvre..... 31

Épreuves sans chef-d'œuvre..... 33

La restauration de 1952..... 36

Les six presbytères de Lotbinière..... 38

Buffet d'orgue et tuyaux..... 40

69
BIBLIOTHÈQUE
SAINT-BASILE

LES ÉGLISES ET LE TRÉSOR

LOTBINIÈRE : SON TRÉSOR

Tableaux d'église et portrait.....	43
Sculptures d'autrefois.....	47
Pièces d'argenterie.....	50
En guise de conclusion.....	53

ARTISANS CITÉS AU COURS DE CET OUVRAGE.....	57
--	----

LES SOURCES.....	61
------------------	----

LÉGENDES DES GRAVURES.....	65
----------------------------	----

TABLE DES MATIÈRES.....	69
-------------------------	----

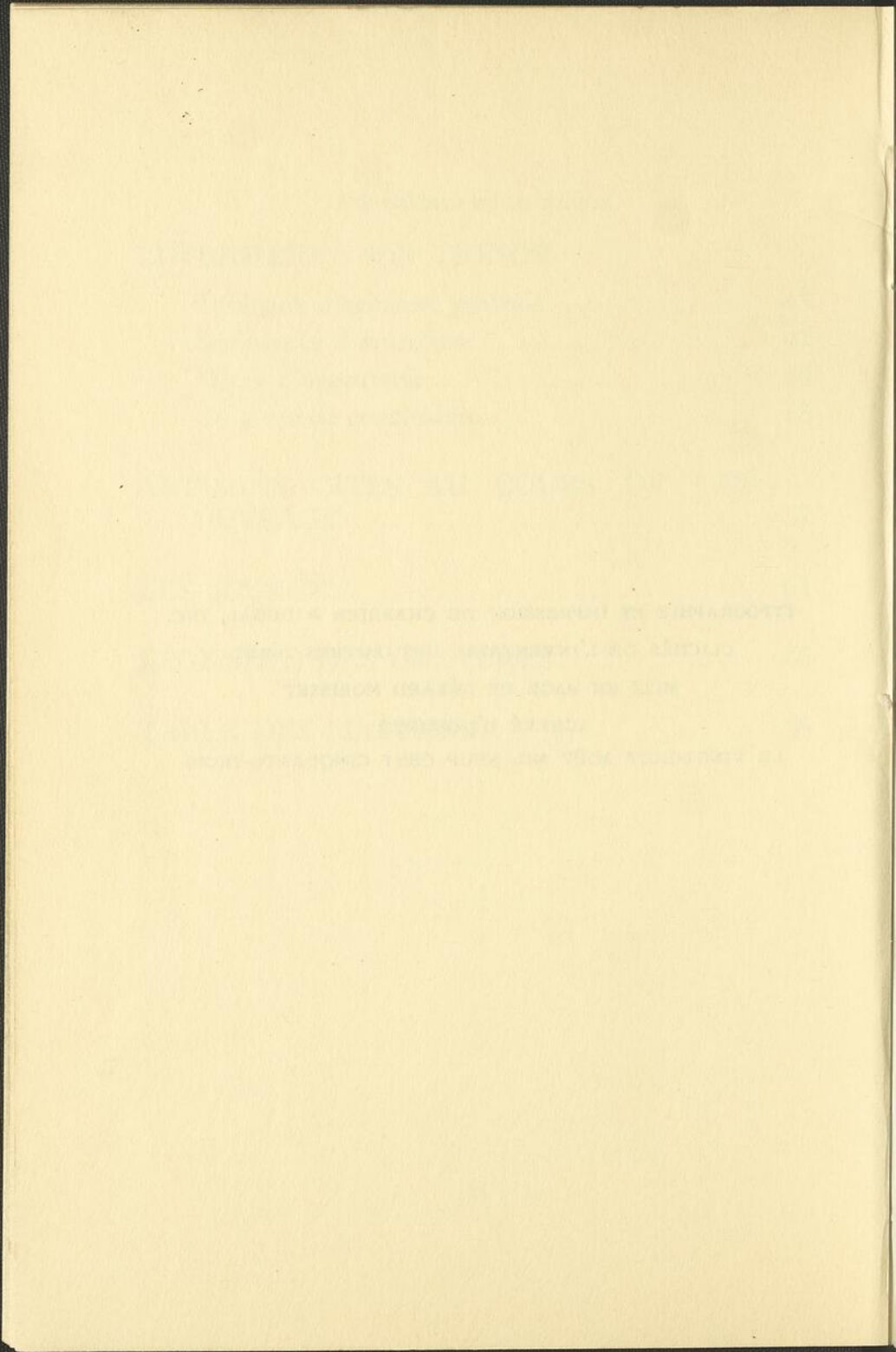
TYPOGRAPHIE ET IMPRESSION DE CHARRIER & DUGAL, INC.

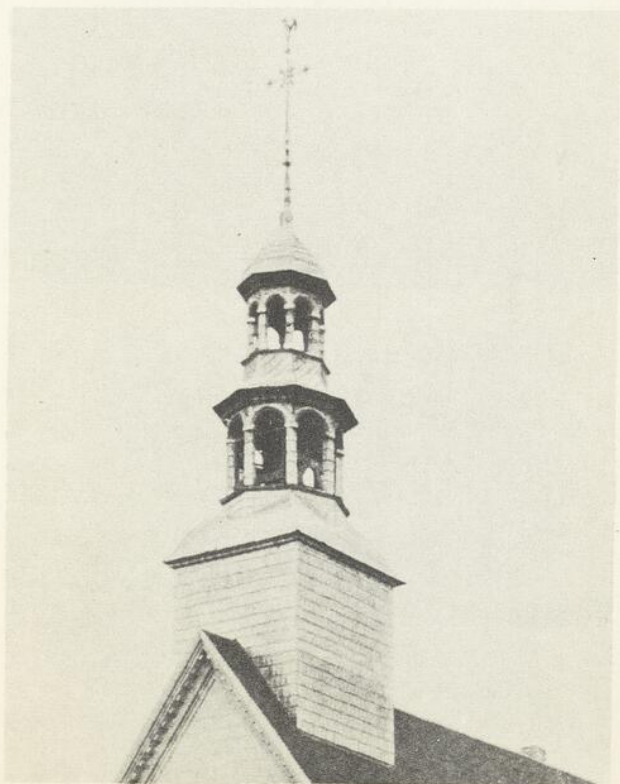
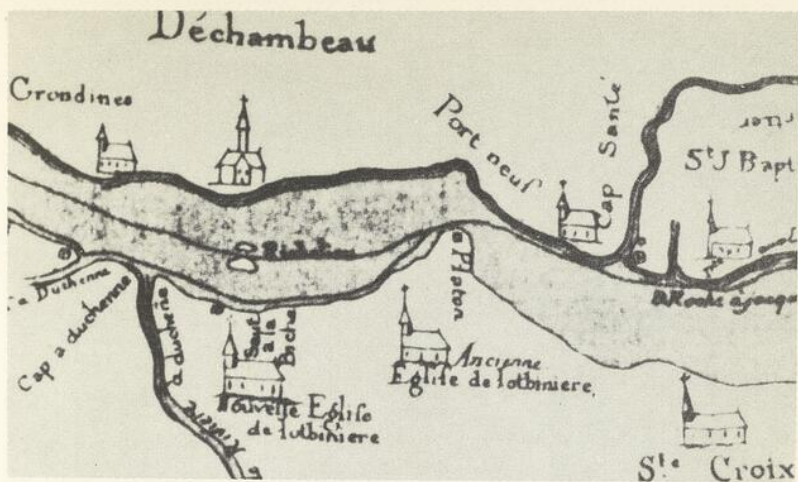
CLICHÉS DE L'INVENTAIRE DES ŒUVRES D'ART

MISE EN PAGE DE GÉRARD MORISSET

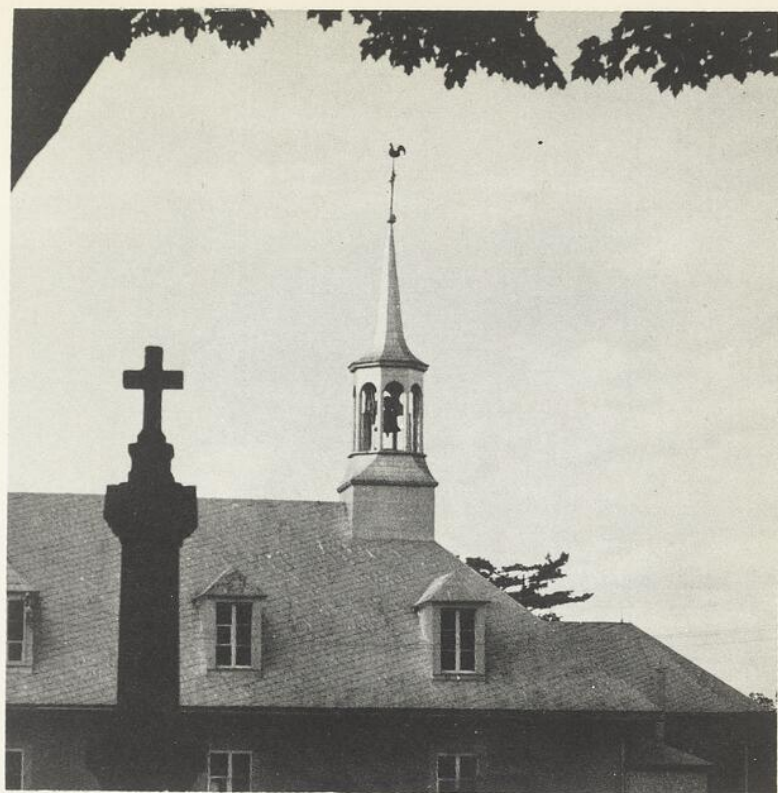
ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE VINGT-HUIT AOÛT MIL NEUF CENT CINQUANTE-TROIS

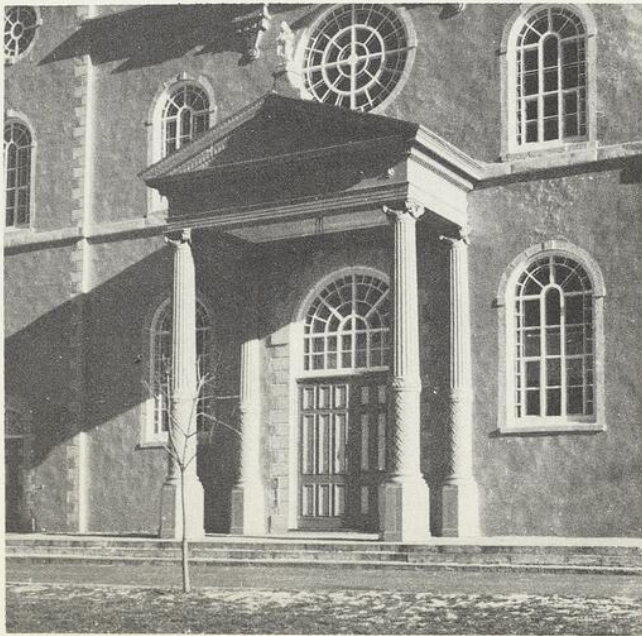
















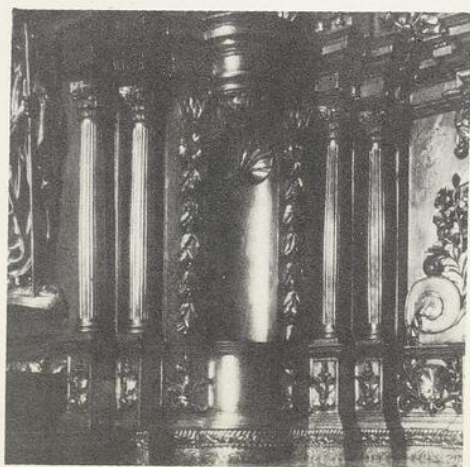


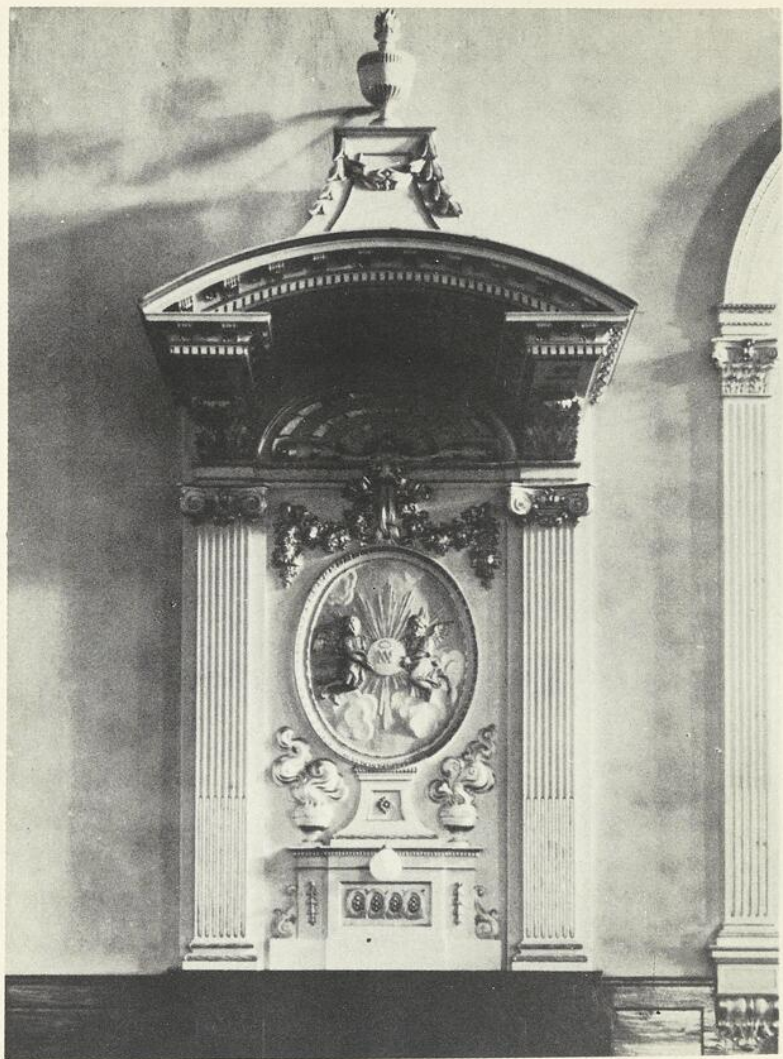


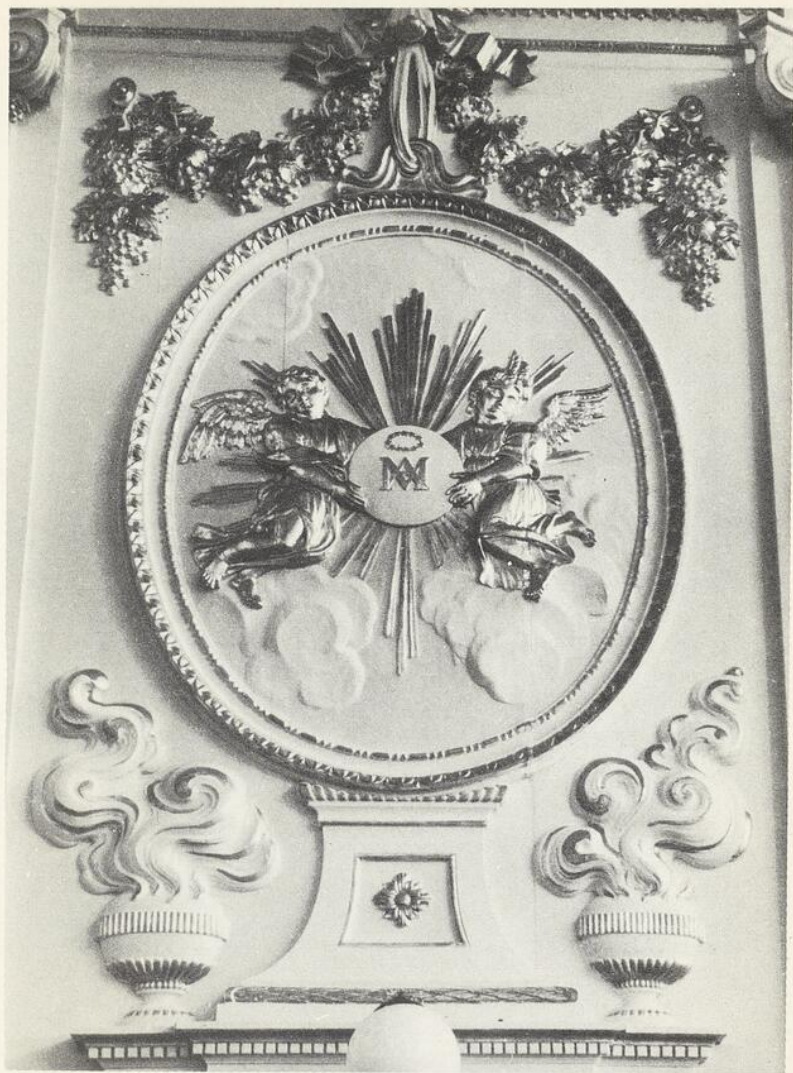


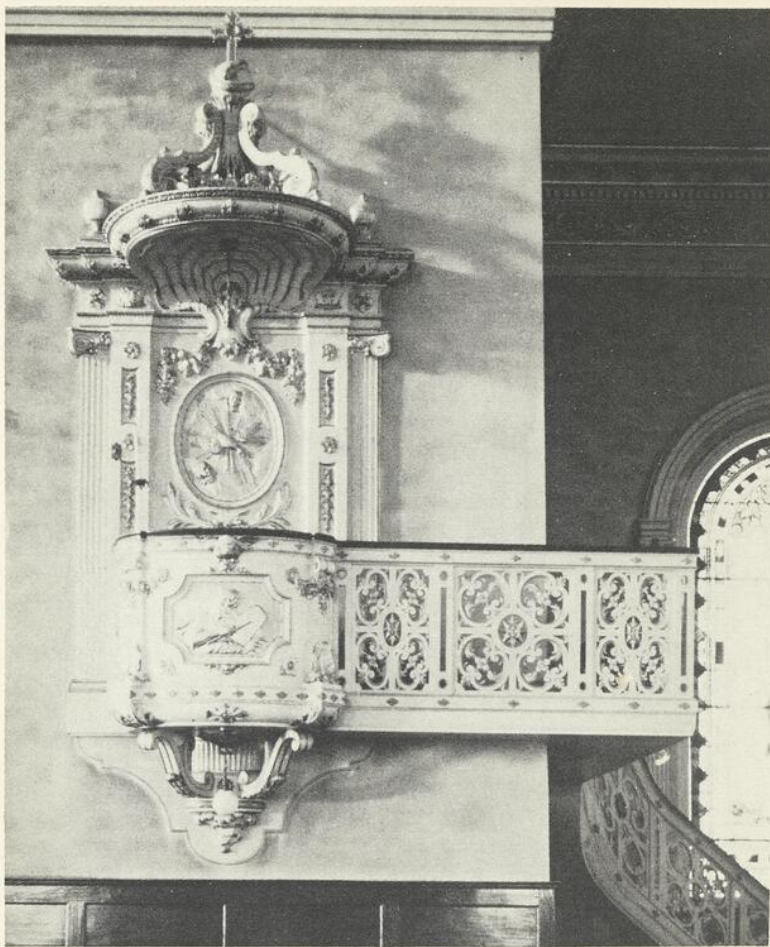


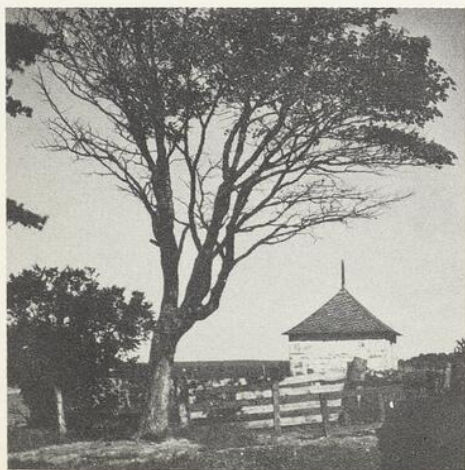
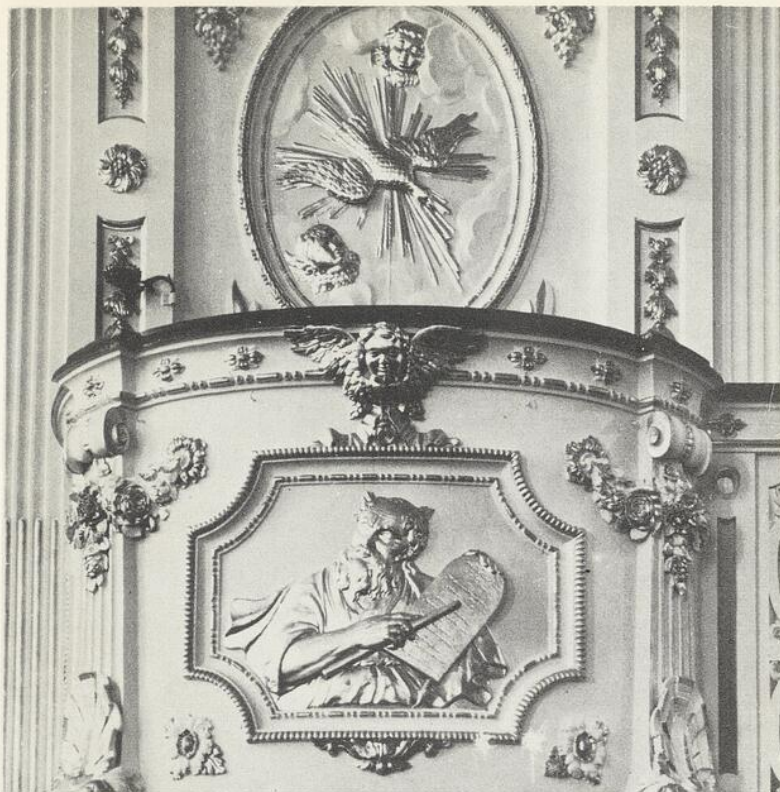


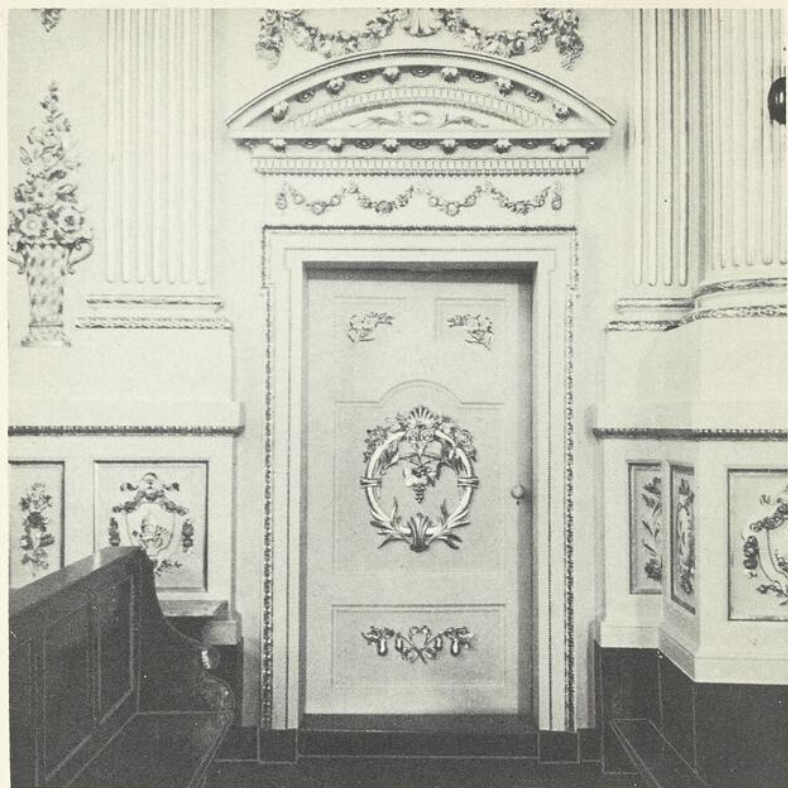




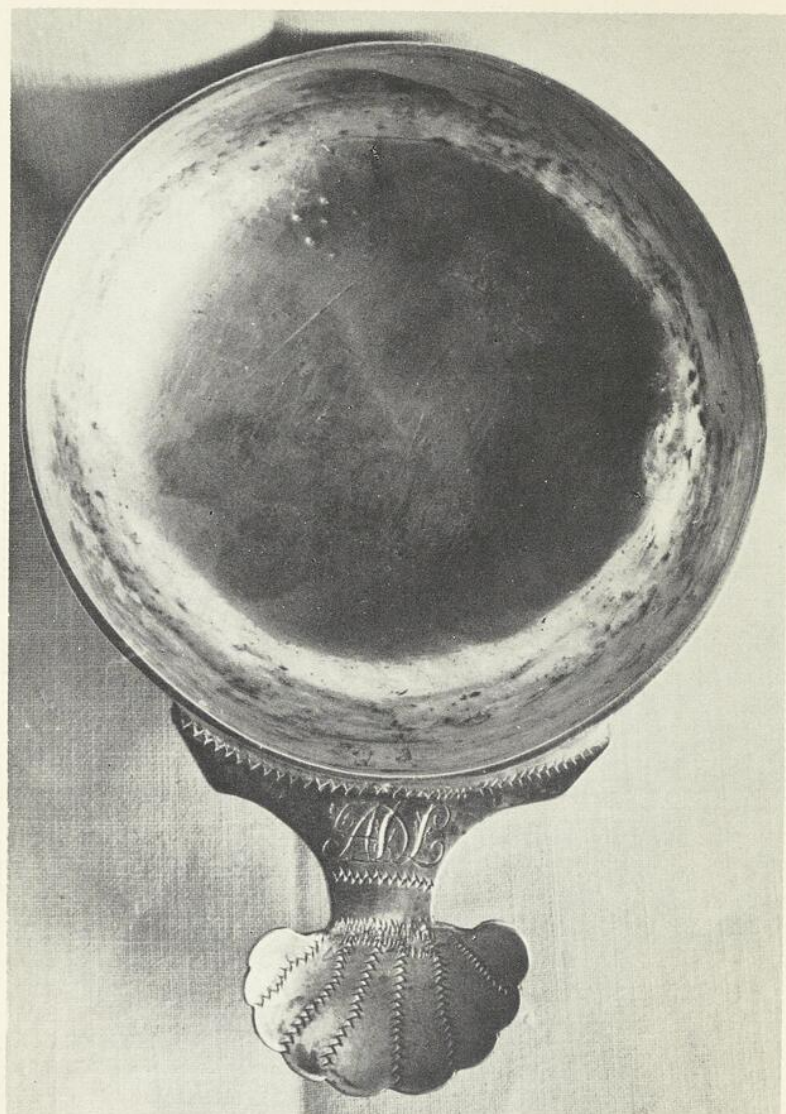




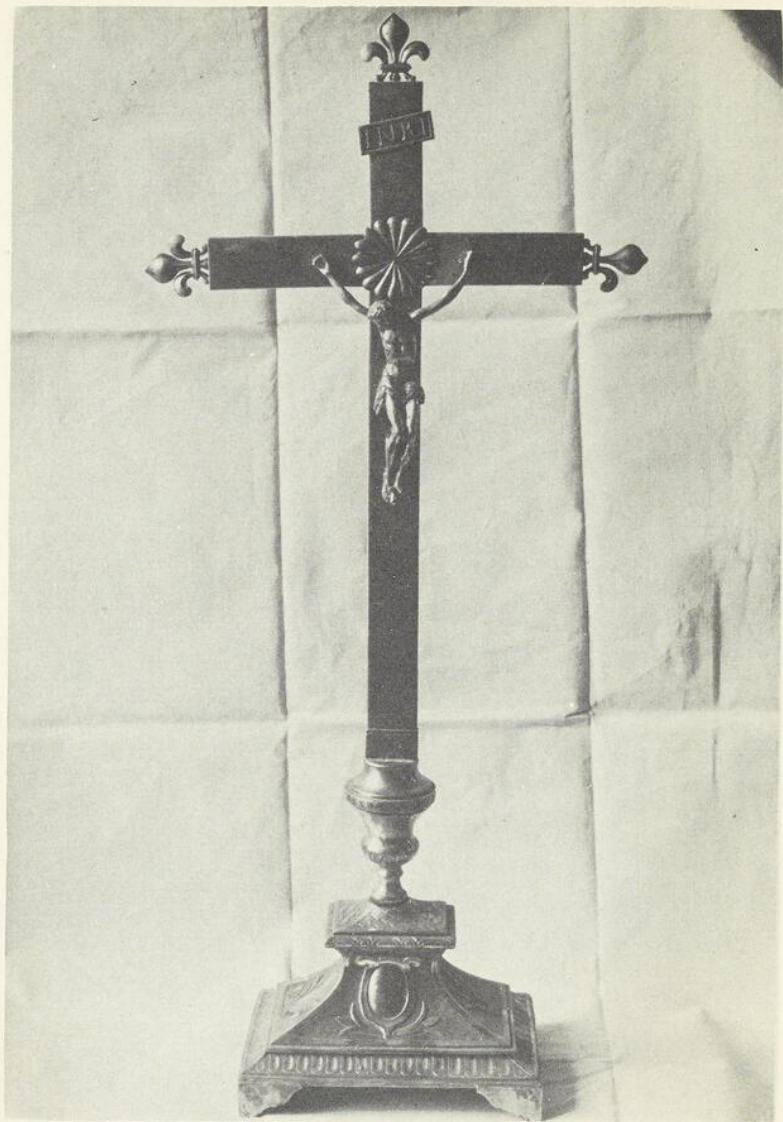
















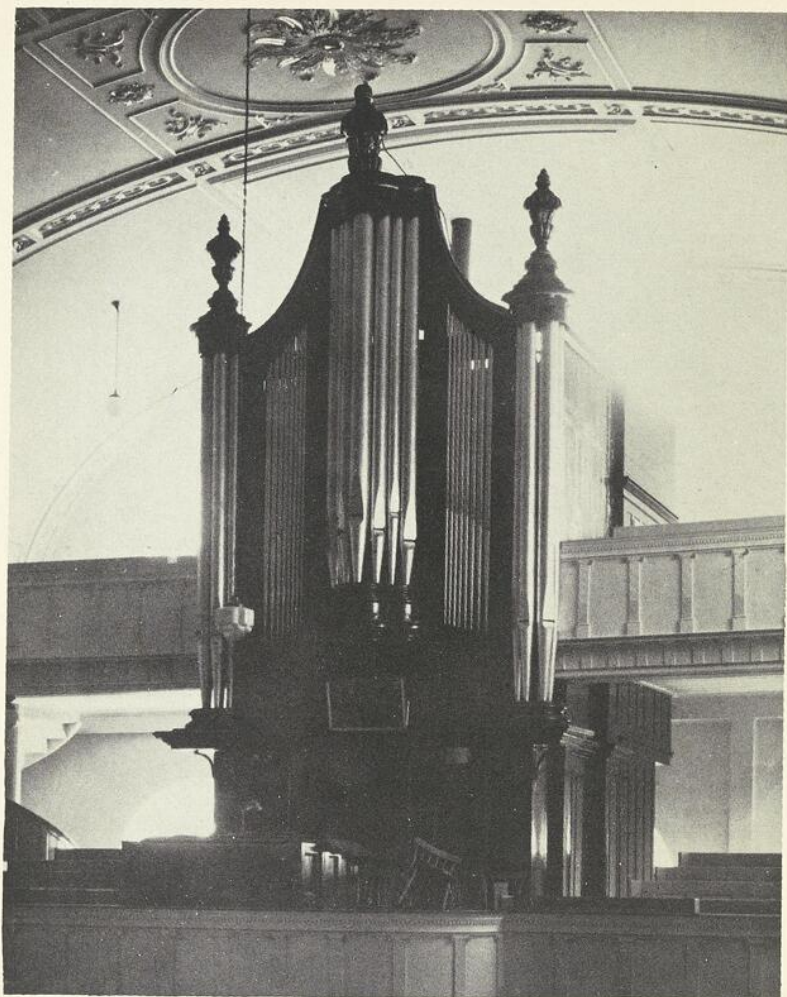




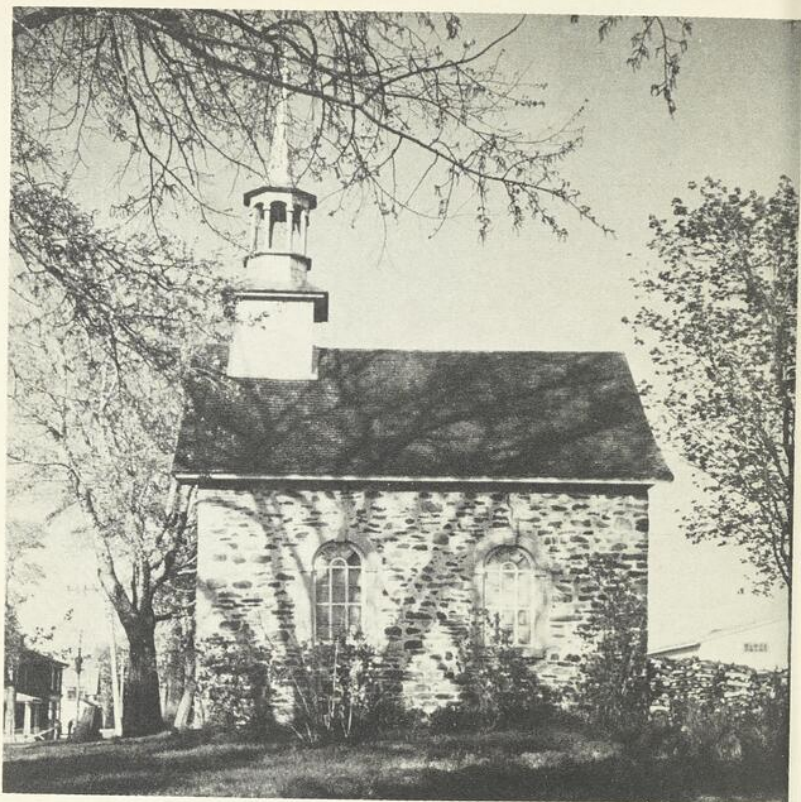


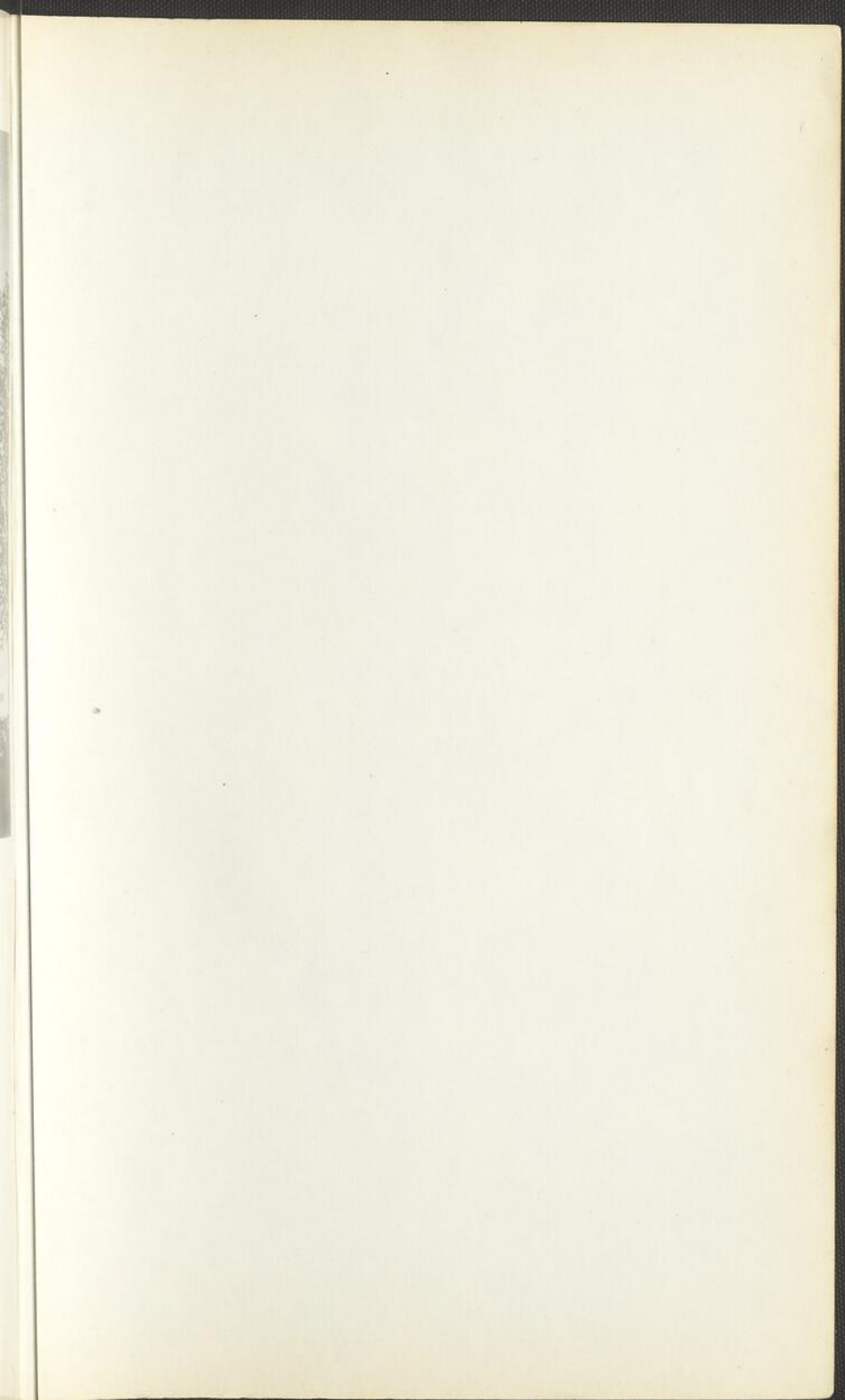


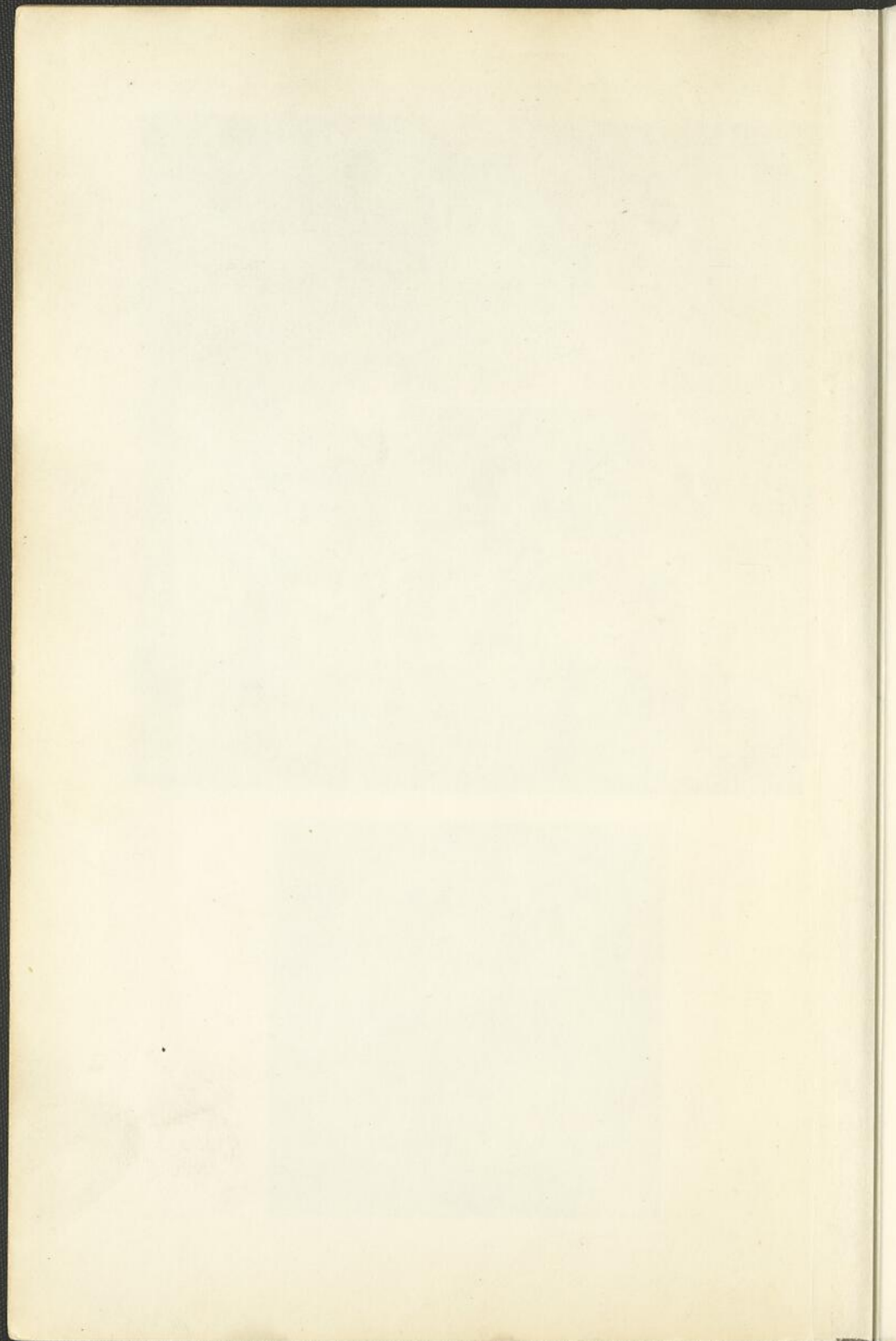


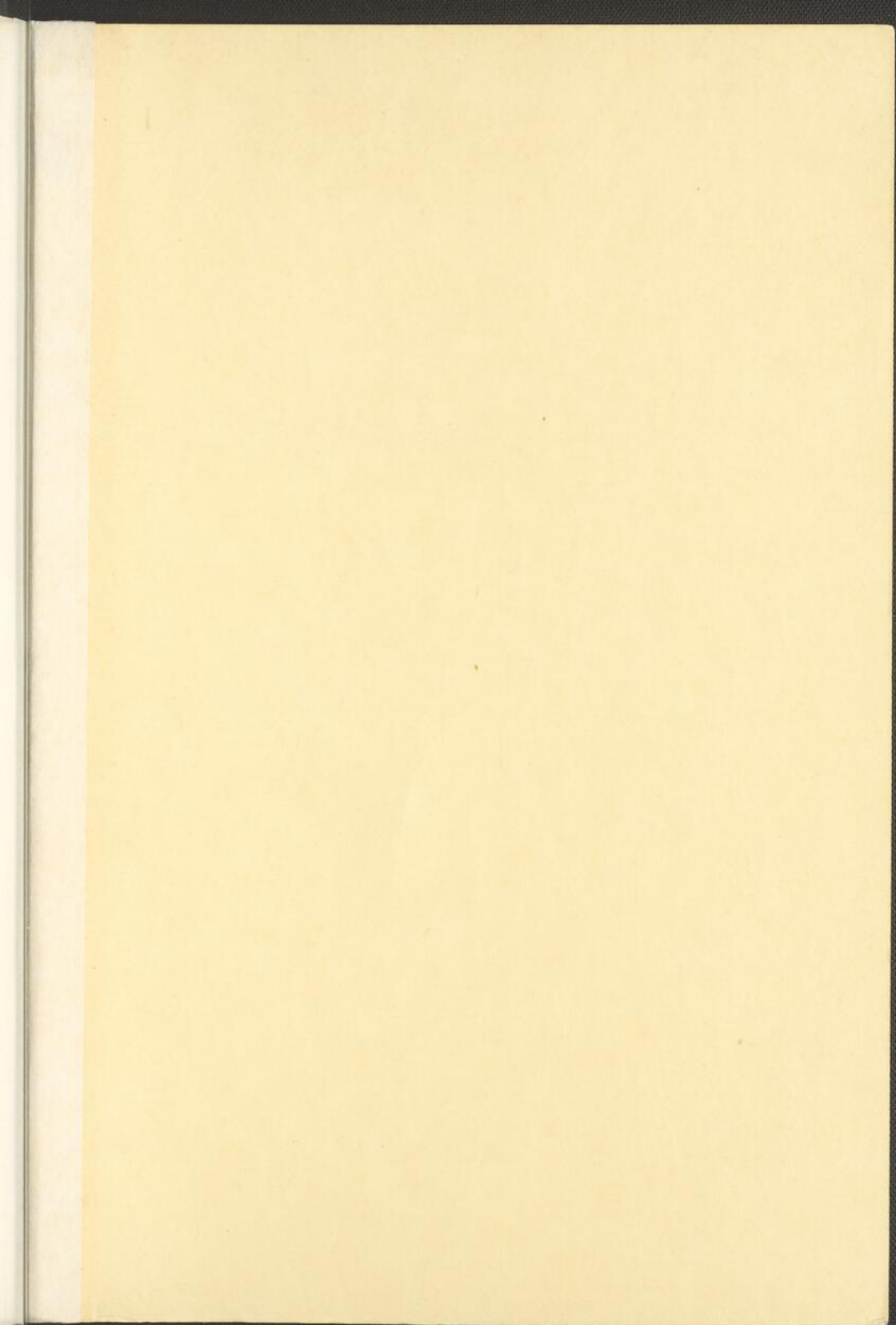












BNQ



000 388 619